



DU MOIS

PARAÎT AU DÉBUT DE CHAQUE MOIS - 38 rue Léon, 75018 Paris. Tél. 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17. - N° 46 - DÉCEMBRE 1998 - 12 Frs

Le mal-vivre de la Chapelle

Page 3

Nuages de fumée à l'école rue de Torcy

Page 5

Avec les collectionneurs de fèves

Page 7

Tramway ou non sur la Petite Ceinture ?

Page 9

La Goutte d'Or réfléchit à son avenir

Page 12

Histoire : Suzanne Valadon et la bohème de Montmartre

Page 18

Changement d'adresse de notre site Internet

Le site web de notre journal, ouvert depuis septembre, change d'adresse. L'association qui nous hébergeait, "mygale", s'est fondue en effet dans un ensemble plus vaste. De ce fait, nous avons connu le mois dernier divers problèmes de connexion.

Vous pouvez désormais retrouver le 18e du mois à l'adresse :

<http://www.multimania.com/dixhuit>
Courrier : dixhuit@multimania.com

LE 18e PREND L'EAU

D'où vient l'eau que nous consommons dans le 18e ?

Les 12 millions de litres du réservoir de Montmartre.

On va forer un puits profond de 780 m au square de la Madone.

Pages 14, 15 et 16, notre dossier sur l'eau

C'est le souvenir que Jean Marais a laissé à Montmartre...



Jean Marais, mort ce mois-ci, avait son appartement parisien à Montmartre. Il est l'auteur de cette sculpture ("le Passe-muraille") qui se trouve place Marcel Aymé, tout près de l'endroit où il habitait.

Le premier prix littéraire du Wepler

Page 20



**Un cadeau à offrir
à vos amis, à vos voisins,
un abonnement
au 18e du mois.**

**PRIX SPÉCIAL
POUR FÊTER L'ANNÉE 99 :
99 Fr POUR UN AN
AU LIEU DE 130 Fr !**

**Offre valable jusqu'au 4 janvier 1999
uniquement pour les abonnements nouveaux**

- ☐ Je souscris un abonnement au 18e du mois :
un an (onze numéros) : 99 F
- ☐ Je m'abonne et j'adhère à l'association des
«Amis du 18e du mois» : 199 F
(99 F abonnement + 100 F cotisation)
- ☐ Je souscris un abonnement de soutien : 469 F
(99 F abonnement + 370 F cotisation de soutien)
- ☐ Abonnement à l'étranger : 150 F

(Cochez la formule que vous avez choisie.)

Nom :

Prénom :

Adresse :

Découpez ou recopiez, et envoyez, avec le chèque libellé à l'ordre
«Les Amis du 18e du mois», à l'adresse : Le 18e du mois, 38 rue Léon,
75018 Paris.

Le trou rue Richomme

«Vous avez eu raison de parler [dans le n° 45] de l'effondrement de la chaussée rue Richomme. Mais j'ai trouvé votre article un peu trop rassurant : il insistait, à juste titre, sur le fait que l'évacuation des enfants des deux écoles s'est effectué dans un ordre parfait et à une vitesse record, mais ne soulignait peut-être pas assez à quel point cet accident aurait pu être grave. Il n'y a eu aucun dommage pour aucune personne, heureusement, mais lorsque j'ai appris ce qui s'était passé, j'ai eu peur rétrospectivement, car mon fils était à l'école maternelle de la rue Richomme.»

J.M.B.

Non scolarisés ?

M. Valentin, secrétaire général de la mairie du 18e, nous écrit, en réponse au bref article paru dans notre dernier numéro (page 10) sous le titre «A la Goutte d'Or, des enfants non scolarisés ?» :

«Il y est notamment dit que c'est «sur instruction du bureau des affaires juridiques de la Direction des affaires scolaires de la Ville de Paris» que le bureau des écoles du 18e arrondissement avait refusé de procéder à l'inscription de cette fillette. Cette interprétation des faits ne correspond en rien à la réalité.

Lorsque les parents de la fillette se sont présentés au guichet du bureau des écoles pour l'inscrire, il leur a été indiqué toutes les pièces nécessaires à cette inscription, conformément à la réglementation. Les parents n'avaient pas de livret de famille et se trouvaient dans l'incapacité momentanée de fournir un acte de naissance de l'enfant. Il leur a été demandé de faire le nécessaire auprès de la commune de naissance en Croatie (et non en Bosnie comme vous l'indiquez par erreur).

Cet acte est en effet indispensable pour connaître la date de naissance, mais surtout pour établir avec certitude la filiation. C'est une condition essentielle, dans le but de protéger l'enfant. (Le trafic d'enfants, notamment en provenance de certains pays de l'Est, est une triste réalité à laquelle le bureau des écoles de la mairie du 18e est confronté.)

Les parents en ont accepté le principe et se sont engagés à faire le nécessaire.

La Direction des affaires scolaires, quant à elle, n'a fait que rappeler la réglementation en vigueur qui s'impose à tous. Il est donc faux de dire qu'elle a donné une quelconque injonction de ne pas inscrire cet enfant. (...)

Enfin, je vous signale que le Maire du 18e n'a pas eu besoin d'attendre une quelconque décision des enseignants pour admettre l'enfant à l'école. Sachant que l'enfant était déscolarisée depuis avril, il a pris la décision le 12 octobre de la faire admettre à l'école élémentaire Richomme, sous réserve que les parents s'engagent à produire sans tarder les pièces manquantes au dossier. Ce qui fut fait. On ne peut que se féliciter que l'équipe des maîtres ait quant à elle confirmé le 15 octobre la décision que le Maire avait prise dès le 12 !»

Alain Valentin

Note de la rédaction : Renseignements pris auprès du directeur de l'école, il semblerait que l'enfant soit bien née en Bosnie, et que la décision des enseignants de l'admettre, malgré sa non-inscription à la mairie, ait été prise le 9 et annoncée le 12 octobre (donc avant que le maire du 18e ne procède à l'inscription). Mais surtout, il semble que les parents avaient demandé cette inscription dès le mois d'avril.

Par ailleurs, la crainte qu'un enfant soit un enfant volé ne devrait pas conduire à le

priver d'école. Il convient au contraire d'inscrire d'abord l'enfant, en vertu de la loi sur l'obligation scolaire, et ensuite, si on le juge nécessaire, de saisir le procureur de la République qui est compétent pour diligenter toutes enquêtes.

Les pouvoirs de la mairie du 18e

«Comme vous l'écriviez dans votre numéro d'octobre, le maire du 18e et ses adjoints, lorsqu'on les interroge sur ce qui ne va pas dans l'arrondissement, s'abritent souvent derrière le fait qu'ils ont peu de pouvoirs. Je les ai moi-même entendu tenir ce discours. C'est vrai, par rapport à la mairie centrale de Paris, les mairies d'arrondissement ont des domaines très limités. Mais le PS, qui dirige la mairie du 18e, a aussi la direction de la région Ile-de-France et du gouvernement. Daniel Vaillant, maire du 18e, est ministre : à ce titre il a des possibilités de se faire écouter du préfet, du préfet de police et autres administrations. Qu'ils cessent de rejeter toujours les responsabilités sur une prétendue absence de pouvoirs !»

D. Buis

Scène de rue

«En tant que lecteur, j'aime bien les scènes de rue. En voici une :

En face du 59 rue Caulaincourt, le vendredi 22 octobre, une femme est renversée par une moto. Trois contractuelles se trouvant à proximité prennent immédiatement soin de la femme allongée sur le trottoir sans connaissance et appellent les secours qui arrivent vite. Le motard, contraint de s'arrêter par l'accident, tourne à un peu puis s'en va sans demander son reste (après avoir replié sa plaque minéralogique selon certains). Un badaud fait remarquer que parmi ces trois contractuelles, si promptes à noter les numéros des voitures mal garées, il aurait dû s'en trouver au moins une pour noter celui du motard indéclicat.»

Paul Désalmand

PETITES ANNONCES

ASSOCIATIONS

■ L'association **Oasis 18** (en partenariat avec la CAF), composée de parents, enfants et jeunes du quartier, recherche des bénévoles pour rejoindre son équipe et participer à des activités de **soutien scolaire**, culturelles et de loisirs. Si vous avez un peu de temps à nous consacrer, téléphonez au 01 42 51 52 84 (demander Éléonore).

■ Atelier de la Butte Françoise Nielly cherche **pastellistes** pour association «Les Pastellistes de Montmartre». Tél. au 01 42 23 81 82.

STAGES ET COURS

■ **Atelier théâtre et clown**, à Paris 18e. Pour 3-6 ans, le mercredi 11 h à 12 h. Pour 7-11 ans, le jeudi 17 h à 18 h. Ateliers pour adultes, et pour tous contacts : Véronique Gallet, 01 42 52 54 66.

VENTES ET ACHATS DIVERS

■ Vends **machine à laver**, bon état, 600 F, et **mini-four électrique** (avec deux plaques chauffantes), 300 F. Tél. 01 42 52 75 48.

LOGEMENT

■ Couple cherche **petit deux-pièces** ou grand studio, meublé ou non, dans le 18e pour 6 mois. Tél. le soir 01 42 09 54 11.

L'AIR DU TEMPS

Les yeux bleus

Métro Place Clichy, direction Etoile Porte Dauphine. Le train arrive. Une foule grise, pressée, compacte, descend. Le compartiment est presque vide. Montent rapidement quelques jeunes hommes, attaché-case, costume-cravate, quelques jeunes femmes, tailleur strict.

Et soudain... une masse informe pliée en deux dans une espèce de couverture brune à capuchon qui dissimule le corps de la tête aux pieds. Un morceau de visage apparaît, tanné... Les pieds sont nus et les mains tendues en avant avec au bout, dérisoire, un gobelet de carton de MacDo vide. Elle passe. Une odeur terrible s'accroche. Un cri guttural... puis une sorte de mélodie sans mots... Elle passe. Aucune pièce dans le gobelet vide. Les gens sont pétrifiés.

Lui aussi, il est monté Place Clichy : grand, mince, léger costume jean, petite chemise jean, boucles blondes. Lui aussi hâlé... de ce hâle séduisant et doux des blonds. Beaux quartiers sans doute...

Il est resté près de la portière, les yeux baissés. Bleus les yeux ? Verts ? C'est vrai qu'il y a de quoi baisser les yeux : la détresse absolue, et juste à côté la légèreté de la vie...

Et soudain :

«S'il vous plaît, aidez-moi ! Si vous saviez comme c'est dur de demander !» Le jeune homme en costume jean s'est avancé dans le couloir, il tend la main et nous regarde.

Ils sont bleus, ses yeux.

Rose Pynson

Le 18e du mois. Rédaction, abonnements, publicité : 38 rue Léon, 75018 Paris. Tél 01 42 59 34 10. Fax 01 42 55 16 17.

• Adresse du site Internet : <http://www.multimania.com/dixhuit>
Courrier : dixhuit@multimania.com

• L'équipe de rédaction (entièrement bénévole) : Christian Adnin, Dan Aucante, Brigitte Bâtonnier, Bernard Boudet, Blandine Bouret, Noël Bouttier, Jamil Brahim, Christine Brethé, Claire Cadiou, Brahim Chanchabi, Bertrand Combaldieu, Michel Conversin, Paul Dehédin, Jean-Michel Delage, Nadia Djabali, Anne Farago, Suzanne Fayt, Danielle Fournier, Nicolas Gallon, Jacqueline Gambelin, Sylvain Garel, Michel Germain, Thibaut Jaulin, Marie-Pierre Larrivé, Cécile Larmaraud, Susana Lastreto, Bertrando Lofori, Ludovic Maire, Sandra Mignot, Noël Monier, Thierry Nectoux, Patrick Pinter, Rose Pynson, Silke Rotzoll, Sabadel, Valérie Stafetta, Michèle Stein.

Le 18e du mois est édité par l'Association des Amis du 18e du mois

L'ÉVÉNEMENT

A propos d'une manifestation

Le mal-vivre du quartier de la Chapelle

La manifestation qui a eu lieu le jeudi 19 novembre, depuis la Chapelle jusqu'à la mairie du 18e, était un des signes du malaise qui existe dans ce quartier, et qui se cristallise notamment à propos des problèmes de l'insécurité et de la toxicomanie.



Thierry Nectoux

Pas de slogans : c'était la règle fixée au départ par les organisateurs. On constatait d'ailleurs, en discutant avec les participants, qu'ils étaient loin d'avoir tous les mêmes idées sur le problème de la sécurité, thème de la manifestation.

Dans le froid vif, une manifestation groupant 300 personnes a démarré du Rond-Point de la Chapelle, jeudi 19 novembre à 18 h 15, pour atteindre vers 19 h la mairie du 18e. Thème : l'insécurité dans le quartier. Une délégation a été reçue par six élus de la municipalité du 18e ; Daniel Vaillant, retenu au Sénat, n'avait pas pu être là. Le commissaire Maucourant se trouvait dans la rue, en uniforme, et a discuté avec les manifestants.

A l'initiative de cette manifestation se trouvaient l'association "Olive 18" et l'Association des commerçants de la Chapelle.

Un tract diffusé par Olive 18 dans le cortège évoquait deux événements en les liant l'un à l'autre : le meurtre particulièrement sauvage, le 10 octobre dernier, du gérant d'une station-service de la rue de la Chapelle (voir notre dernier numéro), et le débat actuel sur les centres d'accueil pour toxicomanes, le Sleep In et la Boutique.

Deux éléments pourtant bien distincts, puisque le gérant de la station-service n'a pas été tué par des toxicomanes, mais par une dizaine d'hommes sous l'emprise de l'alcool. Mais, selon Olive 18, «la concentration de toxicomanes délinquants, regroupés autour des centres d'accueil, crée un climat qui favorise les actes d'extrême violence comme celui qui vient d'endeuiller notre quartier».

En somme, pour Olive 18, si des voleurs de voiture ivres tuent un pompiste, c'est la faute à la Boutique et au Sleep In.

Pas d'accord sur l'analyse des causes

Les autres associations du quartier se sont interrogées au sujet de cette manifestation.

Toutes sont préoccupées par l'insécurité et par les problèmes liés à la toxicomanie, mais elles ne sont pas toutes d'accord sur l'analyse des causes de cette situation, ni sur les

remèdes à y apporter.

Certaines, telle l'Association La Chapelle, ont préféré ne pas participer à la manifestation afin d'éviter les confusions.

D'autres ont appelé à y aller. C'est le cas du "Joyau d'Or" (association de retraités dont le siège se trouve à la permanence électorale de Jean-Pierre Pierre-Bloch), d'Objectif 18 (une des associations de la cité Charles Hermite), de l'association sportive USP 18. C'est le cas aussi de l'AM 18 (association de quartier de l'Évangile), de l'Amicale des locataires du 67-73 rue de la Chapelle, du Collectif "Stop la Drogue", de "Gare aux pollutions", etc...

Le risque de confusion n'était d'ailleurs pas imaginaire puisque, le lendemain, on pouvait lire dans le compte-rendu du journal *le Parisien* : «Ce sont plus précisément les deux centres (...) la Boutique et le Sleep-In qui sont visés par la dizaine d'associations de commerçants et de locataires qui appelaient à

la manifestation.» Or, s'il est vrai qu'une partie des associations présentes était d'accord avec Olive 18 là-dessus, ce n'était pas le cas de toutes. Le tract du collectif "Stop la drogue", par exemple, ne faisait pas la moindre allusion à ces centres mais affirmait : «On ne pourra pas reconquérir le droit à la sécurité sans des mesures satisfaisant le besoin de développement et d'amélioration du cadre de vie du quartier Chapelle.» Et la présidente de l'association AM18 nous a dit regretter de n'avoir pas pu exprimer les problèmes tels qu'ils sont ressentis par les habitants de la ZAC Évangile.

Il suffisait d'ailleurs de discuter avec les manifestants pour constater qu'ils n'exprimaient pas tous les mêmes vœux. Sauf peut-être sur un point : la nécessité de rouvrir (y compris la nuit) les postes de police de la rue Philippe de Girard et de la rue Raymond Queneau.

En mémoire du gérant de station-service assassiné, la marche se voulait silencieuse. Le seul slogan que l'on pouvait entendre surgissant d'un mégaphone remerciait les commerçants situés sur le parcours d'avoir répondu à l'appel en fermant leur magasin ou en éteignant leur enseigne au passage du cortège.

Un malaise qui ne date pas d'hier...

La manifestation s'est dispersée dans le calme. Elle a été un des signes du malaise qui existe actuellement dans le quartier de la Chapelle.

Ce mal-vivre, à vrai dire, ne date pas de ce mois-ci. Il est ancien et il a des causes multiples : le chômage, comme dans tous les quartiers populaires ; et puis un handicap

(Suite page 4)

(Suite de la page 3)
géographique dont souffre le quartier de la Chapelle, enclavé entre les voies ferrées, avec plusieurs axes de grande circulation automobile qui en font un lieu de passage ; et aussi un cadre urbain et un habitat qui vieillissent dans certaines zones, tandis qu'ailleurs (ZAC Evangile, ensembles HLM vers la Porte de la Chapelle) on trouve de grands immeubles neufs, mais avec dans les larges avenues une impression de vide... Surtout, d'énormes retards accumulés en matière d'équipements publics et de développement social.

L'impression d'être oubliés

On pense, par exemple, à la bataille acharnée qu'ont dû mener les parents d'élèves pour convaincre la mairie de Paris de construire un collège et une école supplémentaire, dont la nécessité était pourtant évidente. On pense aux années qui ont été nécessaires pour que M. Tibéri abandonne le projet, concocté par ses services, de doubler la largeur de la rue Riquet, projet qui aurait détruit encore un peu plus ce qui reste de l'esprit "village" à la Chapelle.

Les gens de ce quartier ont l'impression d'être tenus pour quantité négligeable, d'être des oubliés...

Là-dessus s'est greffée, en 1994, l'irruption massive du trafic de drogue chassé du quartier Stalingrad, avec ce qui en découle : agressions par des toxicomanes cherchant à se procurer de l'argent, développement de la prostitution sur le boulevard Ney... Et une police qui continue de paraître absente, même lorsqu'elle explique que ses interventions sont plus nombreuses qu'auparavant et que le nombre de plaintes pour agression a plutôt diminué ces derniers mois dans le quartier.

Des commerces ferment. Certains à cause de l'insécurité. D'autres tout simplement parce qu'ils ne font pas assez d'affaires, parce qu'ils sont trop à l'écart des lieux d'animation : c'est le cas par exemple à l'Evangile, secteur pourtant mieux préservé que d'autres en ce qui concerne la sécurité.

Récupérations politiques

Ce mal-vivre se cristallise sur l'insécurité, et spécialement sur la drogue. Problème réel, ressenti comme urgent. Mais aussi question qui se prête à toutes les réponses simplificatrices et à toutes les démagogies.

Certains habitants de la Chapelle s'impatiente. Si on leur dit que la seule manière de faire reculer durablement l'insécurité,

c'est de s'attaquer au fond des problèmes, et qu'il n'y a pas, en ce domaine, de miracle instantané, ils ne veulent pas ou ne peuvent pas l'admettre. Ils cherchent des boucs émissaires qu'ils rendent responsables de tout le mal. Par exemple le *Sleep-In* ou la *Boutique*.

Certaines personnes s'emploient à faire monter la pression pour des motifs pas du tout désintéressés. Une pétition demandant la fermeture des deux centres d'accueil circule dans le quartier. Elle émane de Patrick Stefanini, patron du RPR dans l'arrondissement, et d'Arnaud Folch, issu de l'extrême-droite et qui fut candidat aux deux dernières élections législatives. Ces deux hommes ont organisé, près de Marx Dormoy, une réunion sur la sécurité, comme par hasard juste la veille de la manifestation du 19 novembre (voir encadré). Et les militants du Front national ne se manifestent pas à visage découvert, mais ils sont présents.

A moins de six mois d'une élection (celle des députés européens), il est difficile d'empêcher la récupération politique, d'un côté comme de l'autre, du mal-vivre de la Chapelle. Mais il n'est pas sûr que cela contribue à faire vraiment avancer les solutions.

Nadia Djabali et René Molino

La vie des quartiers

Chapelle



Une grotte des sorcières à la cité Charles Hermite



Dan Aucante

Cent quarante gamins de la cité Charles Hermite s'étaient inscrits pour fêter Halloween, mais par un prompt renfort... ils sont venus deux cents, vers 18 h, au local des associations transformé en grotte des sorcières. Masqués, grimés, déguisés des façons les plus effrayantes (et les plus

drôles), encadrés par une quarantaine d'adultes, ils ont formé un cortège bruyant autour du quartier, puis, par groupes de dix, sont montés dans les étages de la cité sonner aux portes (chez des habitants qui, eux aussi, s'étaient inscrits comme volontaires) et quémander cadeaux et friandises.

Une réponse d'Olive 18

A la suite de l'article paru dans notre dernier numéro au sujet des centres d'accueil pour toxicomanes à la Chapelle, Mme Barile, présidente de l'association Olive 18, nous répond :

« Contrairement à ce qui figure dans l'article de N. Djabali et R. Molino du 18e du mois de novembre 1998, l'association Olive 18 n'a pas cessé de demander que les toxicomanes du quartier puissent bénéficier de soins dans des établissements adaptés, répartis dans toute la capitale et sa banlieue, et ceci avec le souci permanent de leur réinsertion sociale, alors que les centres d'accueil actuels n'apportent aucune solution satisfaisante. Les divers courriers émanant d'Olive 18 en font foi. »

En même temps, cette association a diffusé dans le quartier un tract, en termes très polémiques (ce qui n'était pas le cas de notre article), et qui se présente comme une réplique à nos "propos mensongers".

Ce tract confirme l'information principale contenue dans notre article à propos d'Olive 18, à savoir que cette association demande la fermeture des centres d'accueil actuels. Mais elle veut qu'ils soient « remplacés

dans l'urgence par des structures de type hospitalier, fermées (pour protéger le toxicomane des dealers), et travaillant de concert avec de petits ateliers pour assurer la réinsertion indispensable ».

Nous donnons acte à Olive 18 de cette précision.

Sans entrer dans le fond du débat sur les structures à mettre en place en vue de la réinsertion des toxicomanes, sur leur caractère ouvert ou fermé, sur leur complémentarité, etc., disons seulement que, bien entendu, il faut des structures de type médical. Mais à nos yeux cela n'enlève rien à l'utilité des deux centres existant qui, contrairement à ce qu'affirme Olive 18, ne se contentent pas « d'offrir une douche, un petit déjeuner, voire un lit aux drogués ». Ils jouent aussi un rôle essentiel dans la prévention des risques ; et à travers un ensemble de consultations médicales et sociales ils permettent de franchir des étapes dans la voie d'une réinsertion.

Olive 18 se dit « convaincue que les centres de notre quartier ne peuvent pas venir réellement en aide aux drogués ». Ceux qui ont lu notre article ont bien compris que nous pensons différemment. ■

UN "SCOOP" :

Stefanini : « Notre combat n'est pas politique... »

« Le combat que nous L'engageons n'est pas un combat politique, mais un combat pour l'amélioration du quotidien. » C'est par ces paroles que Patrick Stefanini a conclu la réunion publique qu'il avait organisée le 18 novembre dans un restaurant proche du métro Marx Dormoy, et à laquelle ont assisté environ 80 personnes. Arnaud Folch était co-organisateur. Florent Longuépée, élu du 10e, qui a joué un rôle de premier plan pour la fermeture du centre de La Boutique rue Beaupaire (voir notre dernier numéro), était à la tribune.

Thème : la sécurité, abordée presque uniquement sous deux angles : « Il faut fermer le Sleep-In et la Boutique » (idée martelée à plusieurs reprises) et « La justice est trop clément, les policiers retrouvent dans nos rues les dro-

gués qu'elle a relâchés... »

Dès le début de la réunion, Stefanini a fait référence à l'association Olive 18. « Mme Denise Barile, présidente de cette association, n'est pas ici ce soir, a-t-il déclaré, car elle a subi des pressions et ne veut pas être soupçonnée de tomber dans le piège de la récupération politique. » Cela n'a pas empêché Stefanini d'expliquer longuement, à sa place, ce qu'elle pense.

« 17 000 personnes ont quitté le quartier, affirme Arnaud Folch (qui ne dit pas où il a trouvé ce chiffre). Avant, c'était un endroit où il faisait bon vivre. Maintenant, c'est un quartier qui fait peur. »

« Ce que nous attendons du ministre-maire Daniel Vaillant, déclare Stefanini, ce n'est pas un "contrat local de sécurité" en plus ou en moins, c'est qu'il

mobilise ses collègues du gouvernement pour que la vie quotidienne à la Chapelle s'améliore. » M. Stefanini n'a pas parlé de la mairie de Paris. Il a appelé à participer à la marche du lendemain 19 novembre, en précisant cependant qu'il n'en était pas l'organisateur. Il a demandé la réouverture du commissariat de la rue Philippe de Girard. A plusieurs reprises, il a répété : « Il ne s'agit pas d'un combat politique. »

1. Arnaud Folch n'habite pas le quartier de la Chapelle, mais il l'a fréquenté pour motif professionnel à l'époque où la rédaction de Minute était près du métro La Chapelle.

2. Les propositions du 18e pour le "contrat local de sécurité" ont été votées par le conseil d'arrondissement à l'unanimité, y compris par les élus RPR.



Nuages de fumée à deux reprises sur l'école du 5 rue de Torcy

Soudain, le 13 novembre au matin, un nuage de fumée blanche, provenant d'une locomotive diesel du dépôt SNCF proche, a envahi la cour de l'école 5 rue de Torcy, malgré le mur de plexiglas posé par la SNCF il y a quelques mois pour l'isoler des voies ferrées. Le directeur de l'école, Pierre Kerlou, a dû faire rentrer les enfants. «La gorge et les yeux piquaient», ont raconté des écoliers. L'un d'eux, victime d'une crise d'asthme, a dû être évacué. Une institutrice a également eu un malaise.

Et une deuxième fois, le 24 novembre, des nuages de fumée ont obligé le directeur à faire rentrer les enfants en classe, à 11 h 30 et à 13 h 15.

Cela a causé une forte émotion dans le quartier, et l'affluence a été grande à la réunion organisée le 25 novembre par les associations de parents d'élèves FCPE et l'association "Gare aux pollutions". Depuis trois ans, ces associations sont en discussion avec la SNCF à propos de ce problème, et multiplient les actions et les démarches.

Il apparaît que les mesures prises par la SNCF sont insuffisantes. Certains riverains demandent le déplacement en grande banlieue du dépôt SNCF. Les syndicats de cheminots y sont hostiles : ils défendent leurs emplois.

Alerté, le ministre des Transports a désigné le 19 novembre un expert, Pierre Chemillier, ingénieur général des ponts et chaussées, chargé « d'entendre dans les prochains jours l'ensemble des parties concernées, associations de parents d'élèves, élus SNCF, syndicats du dépôt, et de lui remettre sous quinzaine ses premières conclusions ».

Pourparlers au sujet des terrains SNCF

Des responsables d'associations de la Chapelle se sont présentés, le 28 octobre, à la mairie où se tenait une réunion concernant leur quartier, et à laquelle ils n'étaient pas invités, demandant à y participer. Sans résultat, bien sûr. Ils s'y attendaient : il s'agissait surtout pour eux de demander que la concertation ait lieu. La mairie du 18e en effet est engagée dans des négociations avec d'une part la SNCF, propriétaire de vastes terrains sur le quartier, d'autre part la Mairie de Paris, le conseil régional, l'Education nationale, au sujet de l'utilisation future de deux de ces terrains : celui où était prévue la "ZAC Pajol" aujourd'hui remise en cause, et celui de la "cour du Maroc". (Voir le 18e du mois n° 44 page 11.)

Devant le conseil d'arrondissement le 9 novembre, Daniel Vaillant a confirmé l'existence de ces pourparlers, disant : «Nous n'en sommes qu'à confronter nos points de vue. C'est trop tôt pour la concertation.»

Il a également confirmé que son projet de jardin public sur la cour du Maroc (les "jardins d'Eole") ne se réaliserait sans doute pas, mais il ne renonce pas à obtenir tout de même un petit espace vert sur cet emplacement.

Nous y reviendrons.

Adieu couscous, adieu Gueddou

Tous les vendredis et samedis soirs, depuis deux ans, on sert le couscous gratuit à "la Chope de Château Rouge", au carrefour Ramey-Clignancourt. Ni soupe populaire ni resto du coeur, on paie ses consommations et on vient surtout pour l'ambiance. Plus pour longtemps : Gueddou, le patron, va partir.



Christian Adnin

Une clientèle jeune, style décontracté, ni zonard ni trop branché...

Le samedi soir, à "la Chope de Château Rouge", il vaut mieux arriver tôt pour trouver une table libre.

Dès 19 h 30, la trentaine de places bien serrées est occupée, une heure après on se demande comment on a pu caser quinze ou vingt personnes de plus. On a pu, mais plus question de vouloir passer entre les tables ! Les retardataires s'entasseront autour du bar, les moins frileux, bien emmitoufflés, s'installeront aux tables du trottoir.

On vient de partout, le bouche à oreille, les copains des copains ont donné l'adresse. Des Bruxellois de passage à Paris, des filles d'Ivry, des étudiantes japonaises, une clientèle majoritairement jeune, style décontracté et sympa, ni zonard ni trop branché. Il est presque 21 heures, le

brouhaha des conversations s'estompe, on devine que c'est le moment attendu. Les nappes en papier passent de mains en mains, les assiettes et les cuillères, puis arrivent la semoule, les saladiers de bouillon aux légumes et les plats de mouton. Un vrai couscous maison bien servi.

Une fois rassasié, et à condition d'arriver à s'extraire d'entre les tables, on peut aller saluer le jovial cousin Lalla dans la cuisine au milieu des marmites. Toute la famille donne un coup de main, les fils du patron, les cousines et même les clients. L'arrivée de Gueddou, le patron, est un événement, il salue ou embrasse tout un chacun. Cet homme est enthousiaste et chaleureux. S'il offre le couscous gratuit, c'est, dit-il, «pour faire la paix», il

se considère «de passage sur terre» et son but est de faire plaisir, «entretenir un rapport d'être humain à un autre être humain», c'est sa philosophie. Hélas, ça ne semble pas être celle du propriétaire des murs qui ne souhaite pas le voir poursuivre plus longtemps ses activités non lucratives et l'envoie distribuer ses bienfaits ailleurs¹.

Dans ce bar ordinaire décoré d'une profusion d'objets hétéroclites, l'ambiance est incroyable, tout le monde se parle, les habitués et les nouveaux. En levant les yeux au dessus de la porte qui mène à la cuisine, il y a un tableau représentant un village dans les montagnes de "la douce Kabylie". Gueddou l'a quittée voilà presque vingt ans mais n'a en rien oublié le sens de l'hospitalité de ses montagnes natales.

Christine Brethé

1. Gueddou reprend au 3, rue de Palestro (2e), un établissement qu'il appellera "la Chope de Palestro" où il poursuivra les mêmes activités philanthropiques. Il aménagera en outre un coin salon-bibliothèque où les gens pourront se reposer et s'instruire. Comme à "la Chope de Château-Rouge", on pourra boire un café et rester toute la journée si on le souhaite.

Incendie au Penalty rue Ramey

Un incendie s'est déclaré le dimanche 8 novembre en plein jour, à 13 h 30, au Penalty, café tenu par Saadia Mensour, 38 ans. En dix minutes, les pompiers étaient là et éteignirent rapidement les flammes. D'après des voisins, la fille de Mme Mensour, après avoir vérifié, aurait déclaré que sa mère n'était pas à l'intérieur. En fait, les pompiers la retrouvèrent inanimée là où elle s'était réfugiée, sous des couvertures, dans la mezzanine, sous son lit. Elle mourut à 2 heures du matin dans la nuit du 8 au 9 novembre.

Des rumeurs ont parlé de règlement de compte ou d'assassinat. Mais les témoignages des voisins sont unanimes : cette mère de cinq enfants était très gentille, appréciée par tout le monde, active et courageuse. Elle travaillait dur pour ses enfants.

En passant devant la boutique, on a pu voir pendant plus d'une semaine des bouquets de fleurs déposés en son hommage. Une inscription sur l'un d'eux disait : «A ma sœur adorée».

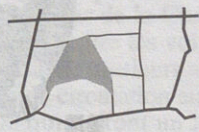
Cécile Larmaraud



**CADEAUX SOLEIL
ET CURIOSITÉS DU MONDE**

**AMÉRIQUES, HAÏTI, RUSSIE, VIETNAM, MADAGASCAR,
DU SOLEIL À TOUS PRIX !**

24, rue André Del Sarte, 75018 Paris. (Métro Anvers.)
Tél. 01 42 64 13 99. Accueil de 10 h à 19 h tous les jours sauf lundi.
Cartes bancaires et chèques acceptés.



Haie d'échassiers pour les cent ans de l'Amicale des Landais de Paris

La tête culminant à 2,80 mètres du sol, les pieds battant en rythme, ils ont fait une haie d'honneur, le 12 novembre à la mairie du 18e, accueillant Daniel Vaillant et tous ceux qui venaient inaugurer *Un siècle d'art, un siècle d'or*, l'exposition célébrant le centenaire de l'Amicale des Landais de Paris et d'Ile-de-France.

Parisiens actuellement mais natifs de Mont-de-Marsan, Dax, Cauneille, Soustons ou Labouheyre, ce sont les échassiers-danseurs, les membres du groupe folklorique qui constitue le fleuron et la bannière de l'Amicale.

2 500 plaques de verre

Une vingtaine de peintres et de sculpteurs contemporains, tous originaires des Landes, étaient exposés à la mairie mais aussi quinze grands anciens comme le photographe Félix Arnaud (1844-1921), à qui on doit 2 500 plaques de verre retraçant les paysages et les petits métiers de la Grande Lande du siècle passé, ou le grand sculpteur Charles Despiau (1874-1946) qui fut l'assistant et l'ami de Rodin, ou encore le peintre Léon Gischia, etc....

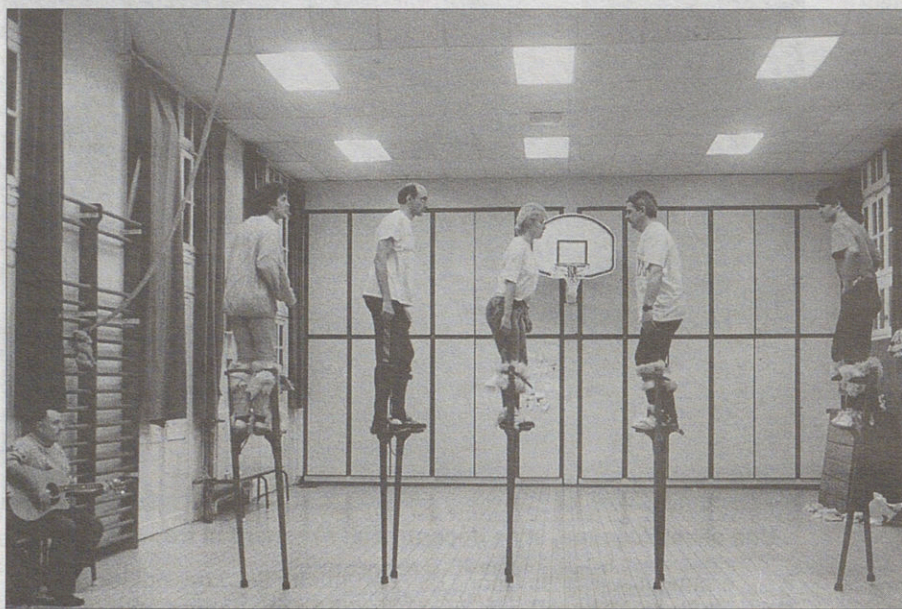
Il était normal que l'Amicale fête son centenaire (avec un peu d'avance, elle a été créée le 17 décembre 1898 exactement) place Jules Joffrin car elle y venait en voisine. Elle est en effet installée au 87 rue Championnet (permanence tous les soirs de 18 à 20 h), dans une ancienne boutique rénovée, toute lambrissée de pins des Landes, ornée de vieilles photos (bergers sur échasses, tailleuses de bruyère, récolteurs de résines ou de pignons, villageois en fête...) et munie d'un sous-sol où l'on gare échasses et costumes et quelques réserves précieuses du genre foie gras ou vin de Tursan.

Nostalgiques du pays

L'Amicale a été fondée par une poignée de nostalgiques du pays natal, un député, un avocat, un marchand tailleur, un commis aux contributions directes... » pour rester en relation et se prêter mutuellement assistance et appui moral.

Très vite, un millier de familles et plus venaient se réchauffer l'âme boulevard Bonne Nouvelle, premier siège de l'Amicale, qui se constituait

Installée rue Championnet, l'Amicale des Landais de Paris a fêté ses cent ans par une exposition à la mairie du 18e et organise le 12 décembre une exposition-vente de produits régionaux.



Les danseurs sur échasses de l'Amicale des Landais de Paris répètent chaque semaine dans l'école 69 rue Championnet, près du siège de leur association. Ils participent chaque année au défilé des Vendanges de Montmartre.

officiellement, élisait un président (en cent ans, il n'y en eut que douze, on ne «limoge» pas chez les Landais) et organisait toutes sortes de manifestations culturelles et festives ainsi que des voyages au pays pour les enfants pendant les vacances.

Actuellement, l'Amicale n'a pas changé d'objectifs et elle continue à organiser des festivités : banquets, bals, lotos, concours de belote, sorties champêtres, visites de musées, week-ends culturels, voyages pour enfants (cinq par an, autant que de petites et grandes vacances). Il y a aussi en août un grand banquet «au pays», chaque année dans une commune différente, où se retrouvent parisiens et encore parisiens pour un temps, car le Landais expatrié espère toujours redescendre chez lui.

Il y a enfin en décembre (samedi 12 cette année) une grande exposition-vente de produits régionaux ouverte à tous.

Dax à quatre heures de Paris

L'Amicale, une des plus anciennes organisations parisiennes d'originaires de région, prospère donc toujours mais... elle ne compte plus que 350 adhérents. «C'est de plus en plus difficile de tenir avec l'évolution de la vie, la réduction des distances. Dax est à quatre heures de Paris maintenant, et les gens ne sentent

plus tant la nécessité de se retrouver ensemble, de se tenir les coudes. D'ailleurs des Amicales comme celles des Normands ou des Angevins ont disparu. Notre chance, ou notre malheur, c'est d'être à 750 kilomètres de chez nous», déclare Michel Bonne, président depuis 1982 et adhérent depuis 1949, depuis son arrivée à l'âge de 7 ans à Paris où son menuisier de père était venu s'installer.

«Je me souviens encore de ma première année d'école à Paris, je parlais gascon, je ne comprenais pas le français et je mélangeais tout», dit-

il. Il a perdu l'accent mais entend bien, la retraite venue, retourner chez lui à Pontonx.

350 adhérents seulement donc, dont une vingtaine habitant le 18e, mais l'Amicale possède toujours son groupe folklorique bien vivant, ses danseurs sur échasses qui depuis cinquante ans maintenant rythment les fêtes au son de la flûte, la vielle et l'accordéon, dansant la polka ou la scotch, les pieds à 1,15, à 1,20 ou à 2 mètres du sol. Les échassiers sont une douzaine dont la moitié de femmes, une originalité car dans les Landes, les femmes ne dansent pas traditionnellement sur échasses.

Ils s'entraînent tous les mercredis soirs à l'école primaire de la rue Championnet toute proche qui prête ses locaux, sauf quand ils sont en tournée car ils sont très demandés, du Japon aux Etats-Unis en passant par l'Allemagne et la Croatie, sans oublier Montmartre où ils participent au défilé des Vendanges.

«Pour danser ainsi, il faut avoir le sens de l'équilibre et ne pas connaître le vertige. C'est facile de réussir à tenir debout mais pour le reste... Attention au vent, à la pluie et aux pavés glissants, aux pentes bien raides. A Montmartre, juste avant d'arriver à la vigne, il y a un passage particulièrement délicat, interdit absolument aux novices, d'où la nécessité de s'entraîner sans cesse», souligne le président Bonne qui pourtant, lui, préfère garder les pieds sur terre.

Marie-Pierre Larrivé

Impression Diffusion Graphique

L'imprimerie coopérative

au service de votre

communication

de la conception à la diffusion
de tous vos documents,
un service complet
pour répondre à vos besoins.

4 bis, rue d'Oran - 75018 Paris

Tél. 01 42 58 17 18 - Fax 01 42 58 00 49





Tarek garde un drôle de souvenir de son passage au commissariat de la rue Marcadet

L'affaire date du 24 août, mais n'a été connue du grand public qu'il y a quelques semaines. Tarek Saïd, restaurateur à Bagneux, a fait les boucheries de Château-Rouge, dans le 18e. Il est en retard, il passe le tourniquet du métro derrière son frère sans insérer son ticket, de manière illicite. Des agents de la sécurité de la RATP l'attendent et lui demandent son titre de transport.

Une carte orange en règle

Tarek possède une carte orange en règle. Mais comme il a le bras droit cassé et une broche dans le coude, il peine à la sortir. Un agent de sécurité le frappe à l'épaule en lui demandant s'il "se fout de lui". Se sentant agressé, Tarek hausse le ton : «*Tu dois me respecter*», lâche-t-il avec animosité en montrant sa carte orange. Les agents lui demandent alors de payer une amende pour "franchissement illicite des barrières". (La réglementation de la RATP permet d'infliger une amende dans ce cas, mais il est très rare que ses agents le fassent lorsque l'usager a un titre de transport en règle.)

Tarek refuse. Il est alors amené dans un local à part et battu. «*Rien de bien grave, dit-il, mais c'est parce que j'avais demandé à mon frère d'appeler la police.*»

A partir de là, l'affaire, telle que Tarek la raconte, devient ahurissante. Dix minutes plus tard, cinq policiers arrivent. Tarek annonce qu'il veut porter plainte, les policiers tentent de l'en dissuader, Tarek ne veut pas changer d'avis. Il se rend au commissariat de la rue Marcadet en compagnie des agents. Il pense qu'on l'a conduit là pour enregistrer sa plainte ; aussi, lorsqu'il au commissariat on veut lui passer les menottes, il résiste. Avant qu'il ait pu expliquer que la broche dans son coude l'empêche de mettre les mains dans le dos comme on l'exige, sept policiers lui tombent dessus. Il est battu, roué de coups de pied, on lui passe une matraque dans les fesses. Un policier le saisit à la gorge. Il s'évanouit.

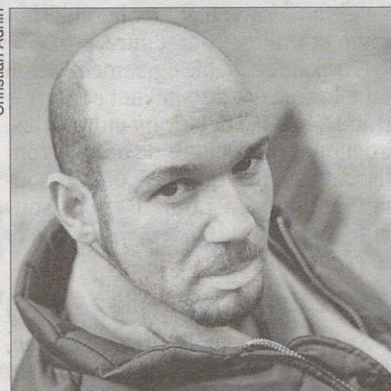
D'un commissariat à l'autre

Les policiers le réveillent avec un seau d'eau et le font remonter dans le car. Tarek est persuadé qu'ils veulent se débarrasser de lui dans un autre commissariat. Il est accepté dans celui de la gare St-Lazare où il jure qu'un policier, voyant son état, lui recommande de prendre un avocat. On l'envoie à l'Hôtel-Dieu où il passe des radios.

(Les certificats médicaux établis quelques jours après dans une clinique indiquent qu'il a un tympan perforé, une entorse au pouce et un traumatisme cervical.)

Ramené à St-Lazare, il passe la nuit dans une cellule. Le lendemain, il est conduit au commissariat de police judiciaire de la gare du Nord, où on le presse de partir au plus vite.

Quand il y repense, Tarek en pleure.



Tarek : «*Je respecte la justice.*»

re. «*Comment ils ont pu me faire ça ? Je travaille, je n'ai jamais eu d'ennuis avec la police. Je leur ai dit que s'ils m'avaient fait ça, c'est qu'ils étaient racistes. Je respecte la justice car je suis étranger.*» Tarek est originaire d'Egypte.

Depuis ce jour, il a des vertiges. On a dû l'opérer trois fois pour remettre

sa broche en place. Au total, il n'a pas pu travailler pendant un mois.

Les journalistes du *Monde*, de *Libération*, de *l'Humanité*, de *Canal +*, se sont succédés pour écouter son histoire surréaliste. L'IGS (Inspection générale des services, la "police des polices") l'a contacté. Un comité de soutien s'est constitué à Fontenay-aux-Roses où il habite. Son avocat, Me Costamagna, a déposé plainte contre X., avec constitution de partie civile. Pour elle, les chances d'obtenir une sanction sont minimes, même si la loi prévoit que le délit de coups et blessures est aggravé lorsqu'il est perpétré par des agents de la force publique. Aussi étrange que cela paraisse, les preuves sont faibles malgré les certificats médicaux, car on ne trouve trace du passage de Tarek qu'au commissariat de St-Lazare vers 18 h - heure à laquelle Tarek dit qu'il était encore dans le métro -, et l'Hôtel Dieu ne lui a conseillé que deux jours d'arrêt de travail.

Le maire de Fontenay-aux-Roses a demandé des explications au ministère de l'Intérieur et à la RATP. A l'Intérieur, on lui a répondu qu'une enquête est en cours et qu'on ne peut pas en dire plus. Quant à la RATP, elle continue de réclamer le paiement de l'amende.

Ludovic Maire



Fabophilie, une maladie incurable et parfois héréditaire

Le 22 novembre, rue André Antoine, se tenait le Salon des collectionneurs de fèves. Prochain rendez-vous : 28 février.

Seriez-vous fabophile sans le savoir ? N'auriez-vous pas au fond d'un tiroir une petite boîte renfermant... les fèves trouvées dans les galettes des Rois et accumulées au fil des ans ?

L'Association des Fabophiles français (du latin *faba* = fève) a tenu son salon le dimanche 22 novembre, au 22 de la rue André Antoine. Avant même l'ouverture des portes, les collectionneurs piétinaient de froid afin d'arriver les premiers pour être sûrs de trouver le trésor convoité. Il sont venus en famille pour échanger ou vendre leurs doubles, ou pour acquérir la pièce manquante. Vingt-cinq exposants, adhérents de l'association, ont présenté à plus de deux cents visiteurs des collections phénoménales alignées sur des rangées de

tréteaux, et regroupées par thèmes, par matière, ou par ancienneté.

Ces quelques centimètres carrés de porcelaine blanche, de faïence colorée, de céramique émaillée, de biscuit, de métal doré à l'or fin et dont la variété semble inépuisable, reflètent la petite ou la grande histoire de France.

Les fèves sont toutes représentatives d'une époque. Les plus anciennes sont en porcelaine de Saxe, on les trouvait de la fin du siècle dernier jusqu'avant la guerre de 14-18. Elles représentent des bébés dans des sabots polychromes, des trèfles ou des écrevisses. Les plus récentes sont en plastique à l'effigie des personnages de bandes dessinées ou de dessins animés en vogue.

Certains collectionnent

tous les thèmes, d'autres se cantonnent à un ou deux thèmes, comme Françoise qui se limite aux cartes à jouer et aux signes du zodiaque. Et puis il y a ceux qui choisissent au coup de cœur.

Certains congèlent des tas de galettes et les dégustent tout au long de l'année pour trouver la fève qui manque à la collection de l'année. (Une jeune fille a mangé la dernière, la semaine passée !) Les fèves publicitaires sont très prisées. Il faut en dévorer, des galettes, pour trouver les fèves représentant toutes les lettres servant à former le nom de pâtisseries célèbres !

Paradoxe, la célébration du bicentenaire de la Révolution française semble avoir été le détonateur de l'explosion du marché de la fève des Rois. (Durant la

Révolution, la galette des rois, rebaptisée *le gâteau des Sans Culotte*, renfermait des fèves en forme de bonnet phrygien.)

Ces dernières années, le marché a doublé, passant de 1 500 fèves en 95 à plus de 3 000 fèves en 98 (le Mondial est aussi passé par là).

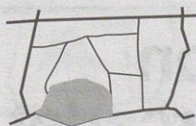
Le prochain rendez-vous pour en savoir davantage et découvrir la nouvelle collection des fèves de l'Épiphanie 1999 est fixé au dimanche 28 février, même endroit (22, rue André Antoine, de 10 h à 17 h)... c'est peut-être l'occasion de commencer une collection. On peut démarrer sans se ruiner à partir de 5 ou 10 F, mais attention au virus, certaines fèves peuvent atteindre jusqu'à 10 000 F. en salle des ventes à Drouot !

Christine Brethé



«*MOI, SE SUIS FABOPHILE... PAR CONTRE SI VOUS CONNAISSEZ QUELQU'UN QUI S'INTÉRESSE AUX COURONNES ?!*»

□ L'Association des Fabophiles Français, créée en 1987 et regroupant 436 adhérents, a son siège 4, rue des Grands Clos, 51510 St Gibrien (03 26 64 07 93). M. Cousinat, le président, et Mme Michèle Cousinat, vice-présidente, possèdent une des plus grandes collections de fèves des rois (30 000 pièces !) L'association organise des salons de collectionneurs, publie un journal et des répertoires de fèves par années de fabrication.



Un Espace Lautrec controversé

L'Espace Lautrec, 11 rue André Antoine, qui vient d'ouvrir son "musée", accueille également des réunions d'associations de quartier et des peintres exposant leurs œuvres. Mais Louis Barbier, son créateur, est contesté par les experts.

«Une opération portes ouvertes dans une maison close !» Louis Barbier, le créateur de l'Espace Lautrec, au 11 rue André Antoine, s'amuse de son allusion à l'idée que l'on se fait d'Henri de Toulouse-Lautrec, celle d'une vie de débauche. Une idée fautive, selon Louis Barbier, du moins partiellement. Le patron de l'Espace Lautrec ne craint pas de mettre en doute tout ce qui a été dit et écrit sur le peintre : «Il n'y a pas de véritable biographe de Toulouse-Lautrec et le catalogue officiel, le fameux "catalogue raisonné", est truffé d'erreurs», affirme-t-il.

A quelques encâblures du Moulin-Rouge dont Lautrec avait réalisé la décoration de main de maître et où il a pris les modèles de quelques-unes de ses plus célèbres toiles (la Goulue, Valentin le Désossé, Jane Avril...), le rez-de-chaussée du 11 de la rue André Antoine est resté des années durant clos par un rideau de fer. C'était un ancien studio d'enregistrement sur deux niveaux, complètement délabré et qui n'a trouvé preneur que parce que Louis Barbier y a jeté son dévolu. Il a entrepris de gros travaux de réhabilitation pour en faire "l'Espace Lautrec", ouvert au public depuis

un peu plus de deux ans, et abritant ce que Barbier appelle désormais le "musée montmartrois Lautrec" et un "institut d'étude et de recherche" sur la vie et l'œuvre du peintre.

L'espace accueille également, selon leurs besoins, à titre payant et parfois gratuit, des associations culturelles, artistiques ou sociales de notre arrondissement, ainsi que des peintres souhaitant exposer. Louis Barbier souhaite en faire «un lieu de tradition et de création».

Une centaine de dessins

Sa passion pour Toulouse-Lautrec, raconte-t-il, est née en 1982 lors d'un salon des antiquaires. «Expert en dessins anciens», Louis Barbier tombe en arrêt sur dix dessins qu'il pense immédiatement être du peintre albigois. Il en devient l'acquéreur, ainsi que d'une centaine d'autres qui seraient issus d'un carnet de jeunesse du peintre. «J'entre alors à fond dans l'univers Lautrec, je vais sur les traces du peintre et de l'homme à Albi où il est né, à Verdélais, près de Langon, dans le château acheté pour son fils par la comtesse de Toulouse-Lautrec, reprend Louis Barbier. Le 11 de la rue Antoine est une aubaine, car il s'agit pour moi de faire un trait

Louis Barbier devant l'affiche réalisée par Toulouse-Lautrec pour Bruant



Christian Adnin

d'union entre Albi, Verdélais et Montmartre.»

Louis Barbier devient alors intarissable, entraînant son interlocuteur dans un flot de récits sur la vie du peintre, ses amitiés, ses amours, comme lors des conférences qu'il donne les samedis et dimanches après-midi.

Louis Barbier n'esquive pourtant pas la question brûlante de l'authenticité des 120 dessins qu'il expose dans son espace. Pour le conservateur du musée Toulouse-Lautrec à Albi, ces dessins ne sont pas de la main de Lautrec et Louis Barbier ne peut l'ignorer. Saisie par l'association des Amis de Toulouse-Lautrec, liée au musée d'Albi, la justice a par deux fois rejeté l'authenticité des dessins et condamné Louis Barbier. Les experts consultés avaient tous conclu contre Barbier.

Pour se défendre, celui-ci attaque. Il n'a pratiquement aucun partisan parmi les spécialistes, que ce soit au

sein des grands musées, parmi les experts reconnus sur le marché de l'art, au cabinet des dessins de la Bibliothèque nationale, etc... Alors, avec apreté, il parle de «l'incompréhension» sur le peintre dont font preuve, selon lui, ses spécialistes patentés, il accuse «la mafia du marché de l'art». Sa réponse est simple : la justice, affirme-t-il, s'en remet à quelques experts pour trancher ce genre de question, et «dans le cas de Toulouse-Lautrec toute expertise converge obligatoirement vers un seul expert, Jean-Alain Méric, gendre de la fille du fondateur du musée d'Albi, qui ne peut se déjuger».

Louis Barbier déclare «entreprendre sa croisade pour faire la vérité sur cette affaire et être réhabilité de mon image d'escroc», et continue d'assurer : «Le rôle que je me suis donné est de transmettre les œuvres de Lautrec, donc de les sauver.»

Brigitte Bâtonnier

Le Passe-Muraille que Jean Marais laisse à Montmartre

Jean Marais, mort ce mois-ci, était depuis dix-huit ans un habitant de Montmartre. On peut voir, place Marcel Aymé, une sculpture dont il est l'auteur.

Cet homme qui sort d'un mur, sur la place Marcel Aymé, au bas de la rue Norvins, c'est Jean Marais qui l'a sculpté. Il avait reçu la commande en mai 1988, de la Ville de Paris, d'une sculpture destinée à honorer l'écrivain Marcel Aymé (mort en 1967), qui habitait sur cette place. Il avait choisi d'illustrer la nouvelle *le Passe-muraille*.

Jean Marais, qui vient de mourir le 8 novembre, s'était installé à Montmartre en 1980, à l'âge de 67 ans, après avoir vendu successivement sa villa de Marnes-la-Coquette, au luxe un peu tapageur, et son appartement de l'hôtel particulier rue Berlioz. Il habitait rue Norvins, tout près de la place où se trouve son *Passe-muraille*. Dans une vaste maison entourée d'un grand parc fleuri au printemps, il occupait un appartement de trois pièces minuscules en enfilade, aux murs recouverts de toiles de jute de couleurs sombres, avec sur ces murs



un grand soleil de bronze, et des dizaines de dessins, tableaux, sculptures, signés Jean Cocteau et Jean Marais. L'acteur aimait cet endroit à cause du calme qu'il y trouvait, si étonnant que cela parût au milieu de ce Montmartre envahi par les touristes.

Il passait la plus grande partie de l'année dans le Midi, dans l'ancienne bergerie qu'il avait fait réaménager près de Vallauris. C'est là-bas qu'il peignait, sculptait ou travaillait à des pièces en céramique, passion du dernier tiers de sa vie. Mais c'est généralement à Montmartre qu'il venait étudier ses rôles au théâtre, car presque jusqu'à sa mort il continua de jouer : le *Roi Lear* de Shakespeare, *Du vent dans les branches de sas-safras* d'Obadia (son premier rôle comique au théâtre), *Bacchus* de Cocteau, le *Cid* (où il était, bien sûr, Don Diègue), les *Chevaliers de la Table ronde* de Cocteau également, l'*Arlé-*

sienne de Daudet, etc... La pleurésie, dont les suites devaient l'emporter, l'empêcha, on le sait, de jouer le rôle de Prospero dans *la Tempête* de Shakespeare.

A Montmartre il sortait peu, se protégeant de la foule et du bruit. Parmi les amis qu'il y fréquentait figuraient d'autres grands noms du cinéma, Marcel Carné (mort en 1996), Roland Lesaffre... Tous ceux qui l'ont rencontré gardent le souvenir d'un homme d'une extrême simplicité, d'une extrême amabilité. Jusqu'à la fin, un "monstre de gentillesse", selon l'expression du réalisateur Gilles Grangier.



Montmartre



La place du Tertre livrée au Père Noël

Du 5 décembre au 5 janvier, la place du Tertre revêtira un manteau blanc parsemé de sapins et accueillera des chalets alpins, sièges d'animations gratuites organisées par le Syndicat d'initiative de Montmartre.

La place et les rues avoisinantes seront parsemées de guirlandes et sapins, et de Pères Noël grimpeurs. La Poste sera présente et prendra les lettres pour le Père Noël. Entre le 21 et le 25 décembre, il y aura des spectacles de marionnettes tout au long de la journée, la représentation d'un conte musical, *Le Noël de Francisque Poulbot*, des ateliers de peinture pour les enfants. Télé Montmartre filmiera.

Pour que personne ne soit oublié, le Secours populaire organisera une collecte de jouets (en bon état), friandises, chocolats, décorations de Noël.

Les prix du festival Vision du Futur

Le 22 novembre, à l'Espace Lauret, 51 illustrateurs et 43 nouvelles de science-fiction concouraient dans le cadre du festival *Vision du Futur*, organisé par le Centre d'animation des Abbesses et l'association de jeux de rôle *Présence d'Esprit*.

Pour les illustrateurs, le public a choisi dans la catégorie "professionnels" Séverine Pineaux, et dans la catégorie "jeunes espoirs", Charles Phung. Tous deux pourront exposer leurs œuvres dans une galerie, sans doute à la *Fleur d'Or* rue Androuet.

Dany Manteau gagne le concours de nouvelle avec *Eorma*. Tanguy Derrien est second et Cécile Kuchtot troisième. A l'occasion de cette soirée, a été remis à Laurent Kloetzer le prix Julia Verlanger, doté de 10 000 francs, pour son roman *Mémoire vagabonde*.

**A VOTRE DISPOSITION
TOUS LES JOURS
de 6 h à 20 h**



Mirogea
LIBRAIRIE • PAPETERIE

15, rue des Abbesses, 75018 Paris
Tél. 01 42 52 01 55. Fax 01 42 52 71 31

Une plaque pour Anatole sur la place du Tertre

Un hommage à Anatole, le garde-champêtre de la Commune libre de Montmartre décédé au début de cette année, a été rendu le 14 novembre : dépôt d'une gerbe sur sa tombe par l'Union nationale des combattants (dont Anatole, de son vrai nom Jacques Delarue, était membre), puis inauguration d'une plaque en son honneur posée au mur du restaurant *la Mère Catherine*, place du Tertre.

C'est Jack-André Yatt, maire de la Commune libre, qui a prononcé le discours. Daniel Vaillant, maire du 18e, et Mick, la cantinière de la Commune libre qui fut la compagne d'Anatole, ont ensemble dévoilé la plaque. Après quoi, Mick a déclaré à Daniel Vaillant, un peu interloqué : « Merci d'être monté chez nous. Parce qu'en bas, dans votre mairie, c'est chez vous, mais ici, c'est chez nous ! »



De gauche à droite : Mick, Jack-André Yatt, Alain Canonne, patron de la *Mère Catherine*, et Daniel Vaillant.

Porte Montmartre



La Petite Ceinture pourrait devenir une "coulée verte"

Quel avenir pour la voie de chemin de fer (presque désaffectée) de Petite Ceinture ? Il semble qu'on s'oriente vers sa transformation en "coulée verte". Dans cette hypothèse, le tramway, souhaité par beaucoup mais retardé à cause du coût, serait installé sur les boulevards des Maréchaux.

Jusque dans les années 50, une voie de chemin de fer de 32 km faisait le tour de Paris. A son apogée, cette ligne transportait 100 000 voyageurs par jour. Abandonnée au profit de l'automobile et laissée en friche (seuls quelques rares trains de marchandises circulent encore, épisodiquement, sur certains de ses tronçons), la Petite Ceinture pourrait reprendre du service.

Quatre associations du 18e (Le Petit Ney, Ensemble pour Clignancourt, l'Amicale des locataires Colonel Dax et le Club loisirs du 67, boulevard Ney) viennent de se prononcer pour que la Petite Ceinture se transforme en ligne de tramway. A leurs yeux, cette solution permettrait de désengorger le trafic automobile dans et autour de Paris, de réduire la pollution atmosphérique et donc de préserver la santé publique. De plus, cette solution permettrait de limiter le nombre d'autocars qui déversent chaque fin de semaine des touristes au Marché aux Puces.

Problème de financement

Séduisante à première vue, cette proposition se heurte à plusieurs obstacles. Tout d'abord le coût. Si, aujourd'hui, il y a un large consensus pour utiliser le tramway comme mode de transport à la périphérie de la capitale, la Ville de Paris, la Région Ile-de-France, le Syndicat des Transports Parisiens et l'Etat poléminent depuis plusieurs mois pour savoir qui doit financer cette lourde infrastructure.

Jean Tibéri veut inaugurer avant les élections municipales de 2001 un premier tronçon dans le sud de Paris. Mais il n'a pas encore réussi à convaincre ses éventuels partenaires

financiers, notamment la région.

De plus, la Petite Ceinture ne fait plus le tour de Paris. Si elle a été largement préservée dans le nord de la ville, certains tronçons ont été détruits et il paraît difficile de les reconstruire vu la concentration urbaine dans les zones concernées.

Enfin, la majorité des associations de défense de l'environnement et des partis politiques parisiens sont plutôt partisans d'installer ce nécessaire tramway circulaire sur les boulevards des Maréchaux. Cette seconde solution aurait pour avantages de faciliter les correspondances avec les autres formes de transport en commun (bus, métro, RER), de diminuer la place de l'automobile dans cette voie largement polluée et de réaménager les boulevards des Maréchaux qui coupent Paris de sa périphérie. Si cette option était retenue, la Petite Ceinture pourrait devenir une coulée verte permettant aux promeneurs et aux cyclistes de se déplacer dans un site sans véhicules à moteur.

Une autre association de quartier

du 18e, "l'Ecuyer à la Tulipe" (voir ci-contre), proposera, si cette orientation est confirmée, d'aménager sur les berges de la Petite Ceinture un "jardin pédagogique".

Quelle que soit la solution envisagée, il est nécessaire d'aménager la Petite Ceinture en plantant des arbres et en sécurisant les tunnels existants. C'est une chance pour Paris que la plus grande partie de cette ancienne ligne de chemin de fer, qui appartient toujours à la SNCF et à sa filiale Réseau Ferré de France, n'ait pas (encore) été victime de la spéculation immobilière. Et toutes les associations se retrouvent pour demander que soit rapidement organisée une consultation la plus large et honnête possible, que les avantages et les inconvénients des différents projets soient étudiés et exposés à la population et, qu'après cette nécessaire concertation, des décisions soient prises pour qu'enfin, la périphérie de la capitale ne soit plus laissée à l'abandon et à la pollution automobile.

Sylvain Garel

Des fleurs sur les talus du chemin de fer

Transformer les talus en friche situés le long de la voie ferrée de Petite Ceinture, entre Porte de Clignancourt et Porte Montmartre, en un véritable jardin planté de fleurs rustiques et sauvages, d'arbustes fleuris, d'arbres fruitiers... c'est ce qu'a décidé l'association "l'Ecuyer à la Tulipe", association des riverains de l'impasse Alexandre Lécuyer et de la villa des Tulipes (deux charmantes voies en bordure du chemin de fer de Petite Ceinture).

Avec le soutien actif de la SNCF qui

a mis à disposition une équipe de cantonniers et une aide financière, avec le mécénat du Jardin des Plantes et en concertation avec d'autres associations comme "Planète bleue" et "Action d'urgence internationale" (dont le local se situe dans l'ancienne gare Ornano, en bordure de la voie ferrée), des riverains et des bénévoles devaient se réunir sur le terrain dimanche 29 novembre à partir de 10 h pour nettoyer les talus, mettre en sac les déchets, préparer le sol... et commencer les plantations.

Montmartre



Harcèlement contre le stationnement des cars de touristes. Le 7 novembre, en collaboration avec l'association "Chiche !", les riverains des boulevards de Rochechouart et de Clichy ont inauguré une piste cyclable sauvage.

Dès 9 h du matin, à partir du métro Blanche, du côté du terre-plein central, des adhérents du collectif installaient des barrières métalliques sur des places de parking réservées aux autocars. Puis, à l'aide d'un pochoir prêté par des riverains du boulevard Jean Jaurès (19e) qui avaient organisé une opération similaire il y a quelques mois, ils dessinaient au sol des silhouettes de vélo semblables à celles des pistes cyclables.

En milieu d'après-midi, plusieurs dizaines de jeunes cyclistes de "Chiche !", rejoints par des riverains ayant sorti leur bicyclette pour l'occasion, ont fait le tour des boulevards entre Anvers et Blanche en poussant jusqu'à la place Clichy. Avec une joie non dissimulée, ils inauguraient ce bout de piste cyclable provisoire.

Le vélo en piste sur les boulevards

Malheureusement, quelques dizaines de minutes après la fin de l'action, les cars ont occupé de nouveau cette partie de la chaussée et obligé les cyclistes à slalomer entre les voitures. Une preuve supplémentaire qu'une piste cyclable est nécessaire sur les boulevards.

Le 18 novembre, le Collectif des riverains, dans une conférence de presse, rappelait ses revendications : ramener de 130 à 51 le nombre de places de stationnement pour autocars sur les boulevards (et ultérieurement l'interdire), créer un vaste parking pour cars au Pont Cardinet...

De nombreuses associations du 18e, du 9e et du 17e étaient présentes. Le représentant de "Déclat 1/18" (l'association du quartier de l'avenue de Clichy) a fait remarquer : « *Chasser les cars des boulevards, bravo, mais nous, dans les rues autour de la place Clichy, nous payons la note! Quant au parking de substitution installé à la va-vite par la mairie de Paris sur l'ancienne gare de marchandises de Cardinet, il nous apporte davantage de circulation et de pollution sur l'avenue de Clichy...* »

Les participants ont convenu qu'on ne peut pas se contenter de mesures

partielles. Une vraie solution passe probablement par la création d'aires de stationnement pour les cars de touristes autour de Paris, et la mise en service de navettes permettant ensuite d'accéder au pied de Montmartre et sur les autres sites touristiques. ■

Une affaire de ballons et de voiture

Devant le Tribunal de police de Paris comparaîtront le 9 décembre trois habitants du 18e accusés de "dommages légers à un véhicule automobile". Au centre de l'affaire : une action organisée le 14 juin par les Verts. Pour demander une réglementation de la circulation sur la Butte, ils avaient organisé des matches de foot rue des Abbesses. Une voiture avait tenté de forcer un des barrages établis par les manifestants. Deux personnes avaient donné des coups de pied sur la voiture au passage.

Sur plainte de la conductrice, deux manifestants avaient été interpellés plusieurs heures plus tard, alors qu'ils rentraient chez eux. Un des organisateurs de l'action a également été inculpé.

Simplon



Grève contre des préfabriqués

Les enseignants du collège Gérard Philipe, rue des Amiraux, ont fait grève le 12 novembre. A l'origine de leur inquiétude : l'installation de baraques préfabriquées dans l'enceinte du collège, sur le terrain de sports, décidée par la Mairie de Paris sans concertation.

Jusqu'à il y a quelques mois, le collège Gérard Philipe utilisait des baraques préfabriquées situées sur un terrain voisin, rue Boinod. Ceux-ci, mal gardés, à l'origine de nombreux dysfonctionnements, ont été démolis cet été dans la perspective de la création d'un jardin public à cet endroit. Pour les enseignants du collège Gérard Philipe, cela s'inscrivait dans une perspective de diminution du nombre d'élèves de leur établissement, pour un fonctionnement plus humain.

Le collège Gérard Philipe comptait 800 élèves en 1993, il n'en a plus que 450, du fait notamment de l'ouverture d'un autre collège à proximité, Marie Curie. Le projet de construction d'un collège à la Chapelle devrait jouer dans le même sens.

Il semble cependant que la Mairie de Paris ait l'intention, en attendant que soit construit le collège de la Chapelle, d'augmenter à nouveau le nombre d'élèves à Gérard Philipe. C'est en tout cas ce que l'installation des préfabriqués laisse craindre...

Le jardin Boinod inscrit au budget

Mme de Panafieu, adjointe au maire de Paris chargée des parcs et jardins, avait reçu en juin dernier l'association *Mieux vivre au Simplon*. Elle avait promis que les travaux de construction du jardin public entre la rue Boinod et la rue des Poissonniers commenceraient en 1999. Un doute subsistait cependant : selon nos informations, ces travaux ne figuraient pas au projet de budget.

Le financement du jardin a finalement été ajouté au budget tel qu'il sera présenté au Conseil de Paris. Les travaux devraient démarrer en 1999.

Aïkido gratuit pour les enfants des Poissonniers

Des cours gratuits d'aïkido sont offerts aux enfants par l'association Poissonniers, qui rassemble les habitants des immeubles HLM situés du côté de la Porte des Poissonniers. Un adhérent de l'association, moniteur qualifié dans cette discipline, l'a proposé. L'association a obtenu un créneau horaire au gymnase des Amiraux : samedi de 17 h à 18 h 30. Les parents n'ont à payer que l'assurance : 45 F par an.



Le Colibri : un bistrot à l'ancienne près des Abbesses

Il existe près des Abbesses un tout petit bistrot, aussi petit que l'oiseau qui lui a donné son nom : "le Colibri". Ce tout petit bistrot accueille matin et soir (tard) une clientèle comme on n'a plus guère coutume d'en voir ici. Dans un quartier qui devient chic et cher et où, en matière de restauration, le "concept" (trouver une formule originale qui attire une clientèle de curieux) tient lieu d'animation et le "m'a-t-on bien vu(e) ?" de rapports humains, il fait bon entrer dans cet endroit chaleureux, simple et enfumé, où l'on parle aussi fort que l'on se tient mal, en toute impunité... Ou presque, parce qu'il arrive parfois au patron de "virer les grandes gueules".

Les prix pratiqués permettent que s'y retrouve toute une population qui a de moins en moins de place dans le grand cirque des Abbesses : ouvriers, érémites, petits papis et mamies, gens ordinaires qui habitent là, vrais fauchés et quelques mondains quand même, ou touristes égarés des fins de semaine.



Christian Adnin

Nicole, la patronne, derrière son comptoir, est "bien humaine", comme elle dit. Jean, son mari, accueille tout le monde d'une accolade généreuse et s'en va officier en cuisine. Le menu est à 55 francs et propose au choix : museau vinaigrette, salade piémontaise et autres charcuteries, suivies d'andouillettes grillées, steaks aux échalotes, poulets à la crème, sans oublier les desserts maison.

Mais ici, on ne vient pas seulement pour cantiner ou tailler la bavette. Si Jeannot lâche de temps à autres son "piano", c'est pour faire danser une de ses admiratrices au son de l'accordéon qu'il affectionne particulièrement. Aimable, Jo Courtin, Jo Privas, Milesi, Yvette Horner... tous les grands du métier sont venus à sa table et son grand regret, c'est de ne pas pratiquer lui-même. Alors, très souvent, il invite des "artistes" à

venir jouer chez lui. Musette et guinguette ont leur place et il faut voir l'ambiance déchainée par Florence et ses deux acolytes, Monique et Elisabeth, les vendredis et samedis soirs.

C'est la magie qui opère, lorsque tous les consommateurs, de quelque origine qu'ils soient, trinquent ensemble avec un accent de fraternité avinée, mais sincère. Il est même arrivé qu'un soir, un vendeur de fleurs d'origine orientale s'arrête ici pour écouter la musique et s'y trouve si bien qu'il en oublie de continuer sa tournée. Lorsque la corbeille de l'orchestre est passée, il a fouillé ses poches avec enthousiasme et a donné dans un grand sourire... probablement une bonne partie de sa recette de la soirée.

Anne Farago

□ 35, rue Véron. Tous les jours sauf dimanche après-midi.



Des chômeurs occupent le centre des impôts

Les associations de chômeurs ne renoncent pas. Une cinquantaine de leurs militants, avec quelques syndicalistes CGT, ont occupé le 30 octobre le centre des impôts des Grandes Carrières, 61 rue Eugène Carrière, demandant l'abrogation de la taxe d'habitation pour les bénéficiaires de minima sociaux ou les contribuables non imposables, ainsi que l'arrêt des saisies pour les chômeurs. Ils ont quitté les lieux au bout de quelques heures sans incident.

Des fissures sur la rue près du chantier Bretonneau

Rue Joseph de Maistre, des fissures se sont ouvertes fin octobre dans le revêtement de la rue, au milieu de la chaussée.

Renseignements pris, les services de voirie de la Ville de Paris nous ont confirmé qu'elles résultent des ébranlements provoqués par le chantier de l'hôpital Bretonneau. Des vérifications doivent être effectuées, nous a-t-on assuré, en ce qui concerne notamment les égouts, et des mesures prises pour la consolidation du sol.

Le chantier du futur hôpital gériatrique et des 85 logements destinés au personnel de l'Assistance publique est maintenant bien avancé. En creusant le sol de ce terrain (qui au XIXe siècle se trouvait dans le périmètre du cimetière Montmartre), les ouvriers ont continué à trouver des ossements humains, et ceux-ci, semble-t-il, n'ont pas toujours été dégagés soigneusement à la main comme cela avait été annoncé. Une habitante du quartier, Mme Hamdani, nous a même affirmé avoir trouvé un crâne humain, très ancien et abîmé, sur le trottoir !

Un lycéen de Belliard dans le jury

Initiative intéressante du conseil régional : désormais, un représentant des lycéens siègera dans les jurys chargés de choisir entre les divers projets en matière de construction et de rénovation des établissements. La première application de cette décision a concerné le lycée hôtelier Belliard, où d'importants travaux de rénovation vont être entrepris. Un élève du lycée a donc été choisi et a siégé dans le jury, où il a tenu sa place sans complexe.

Des amoureux de la nature, de la randonnée et de l'espéranto

Les habitants du quartier Guy Môquet ont sans doute remarqué la devanture de la Fédération des Amis de la Nature, 197 rue Championnet. Quels sont ses buts ?

Organiser des sorties culturelles et sportives, des randonnées pédestres dans la joie et la bonne humeur, des séjours en milieu naturel, aider au balisage de sentiers de grande randonnée, étudier la faune et la flore (exemple : création d'un "sentier nature" dans le parc des Frênes à Montevrain en Seine-et-Marne), mener des actions ponctuelles pour la défense de sites naturels (exemple : protection du parc de La Courneuve menacé par une autoroute). Telles sont les principales activités de la Fédération nationale des Amis de la nature.

Il y a également des activités sportives (ski, varappe, VTT, etc.), artistiques (photo, peinture, sculpture, danse), des expositions ou des stages permettant à certains de s'adonner à leur passion commune, toujours dans l'idée d'«entretenir et développer l'attachement de l'homme à la nature» et lui permettre de «pratiquer la vie en collectivité dans un climat de convivialité, de solidarité et de partage».

Le siège national de la Fédération se trouve dans le 18e, au 197 rue Championnet (présidente Michèle Daviau). Le Comité régional se trouve 17 rue Victor Massé, dans le 9e. La Fédération dispose en France de 63 maisons (2 500 lits) et 13 terrains de camping. Le Comité régional compte 1 200 adhérents, répartis en 19 sections, et gère cinq refuges. La Fédération est adhérente à l'UTAN (Union touristique des amis de la nature), fondée en 1895 et dont le siège est à Vienne.

«Les personnes qui s'adressent à l'association ont un réel besoin de



Promenade à la découverte de la flore, au long du "sentier nature" aménagé à Montevrain par le comité régional des Amis de la nature.

se rapprocher de la nature et de rompre leur isolement», confie Janine Carnet, adhérente depuis vingt ans et membre actif du comité régional d'Ile-de-France. L'association, d'origine populaire, sans aucune affiliation politique, accueille tout le monde sans distinction de race ou de religion. L'objectif des Amis de la nature, association parfaitement structurée par régions, est d'abord de faire connaître et aimer la nature, et défendre une qualité de la vie.

L'enseignement de l'espéranto est un moyen de rapprochement entre les hommes ; cette langue internationale, créée à partir d'un grand nombre de langues usuelles, est pratiquée dans plus de cent cinquante pays.



Quant au patrimoine de l'association, qu'il s'agisse des maisons, refuges ou terrains de camping, l'entretien et le fonctionnement reposent entièrement sur le bénévolat. Il se prête aux moments conviviaux et festifs, permettant de tisser des liens entre les adhérents de différentes régions et divers pays.

Comme toute association, les Amis de la nature ont leurs règles. Une chartre votée au congrès 1997 met l'accent sur la tolérance et le respect de l'autre, la défense de la nature au quotidien, la place que doivent trouver les jeunes au sein de l'association. Le logo est tout un symbole : il représente une poignée de main sous des fleurs...

Michel Germain

☐ Renseignements : Comité régional, Janine Carnet, tél. 01 30 52 70 92.

MARQUAY

Jean-Pierre MARQUAY, FROMAGER

**Produits fermiers de provenance directe
de petits producteurs**

81, avenue de Saint-Ouen, 75017 Paris.

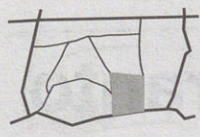
(m tro Guy Môquet)

Tél. 01 46 27 59 68

Atel'Art en fête le 11 décembre

Les Ateliers d'animation et d'expression artistique d'Atel'Art fêtent leurs dix ans par une "soirée-cabaret", le vendredi 11 décembre de 19 h 30 à 23 h à la salle des fêtes de la mairie du 18e. Chansons, sketches, musique, piano, accordéon, flûte, violon, balalaïka... avec la participation d'élèves musiciens et comédiens, de parents, d'anciens élèves chanteurs et musiciens, ainsi que des groupes *Besame mucho* (jazz manouche) et *Nuits de princes* (musique et chant russes). Une fête de la musique, des arts, et de l'amitié.

☐ Renseignements : Atel'Art, 172 rue Ordener, tél. 01 46 06 13 31.



Le Ramadan : le 20 décembre

Cette année, le Ramadan commence le 20 décembre. Moment important de la vie des musulmans, c'est le mois du jeûne, où l'on doit s'abstenir de manger, boire, fumer et avoir des relations sexuelles, du lever au coucher du soleil. C'est aussi le mois des grâces et des pardons. C'est enfin un mois de fête où les repas pris en commun se prolongent tard dans la nuit. Un mois qui transfigure certains de nos quartiers, la Goutte d'Or notamment qui expose d'appétissantes victuailles pour les agapes nocturnes.

La Ville rachète le bâtiment oublié par la rénovation

Au cœur des immeubles rénovés ou reconstruits rue de la Goutte d'Or, il en subsistait un, invisible de la rue car situé dans une cour, particulièrement en mauvais état. C'était le "bâtiment B2" du 48 rue de la Goutte d'Or. Les habitants des immeubles qui l'entouraient avaient engagé des actions pour demander que la rénovation s'applique aussi à ce bâtiment. Une de leurs actions avait consisté à planter en grande solennité un arbre au milieu de la cour.

C'est décidé : la Ville de Paris va racheter cet immeuble B2. Rien n'est encore décidé sur ce qu'il va devenir : démolition-reconstruction ou réhabilitation ? La première mesure à prendre en tout cas sera le relogement des habitants de cet immeuble insalubre.

Noël Monier



On réfléchit à la Goutte d'Or sur l'avenir du quartier

Un an de la fin du "contrat de ville", c'est l'heure pour les associations membres de la coordination Goutte d'Or de relancer une réflexion sur l'avenir du quartier, comme elles l'avaient déjà fait en 1990, à la fin du premier contrat. Cette concertation permettra d'établir un état des lieux et de définir des perspectives.

Ces journées auront lieu les 10, 12 et 15 décembre autour de cinq thèmes : urbanisme et cadre de vie ; enfance et jeunesse (scolarité et loisirs) ; insertion sociale et professionnelle ; démocratie locale et participation des habitants.

C'est en 1982 qu'était apparue la nécessité d'associer instances nationales et instances locales dans le cadre d'une "politique de la ville". Ainsi furent lancées les premières conven-

tions de "développement social de quartier" (DSQ). Il s'agissait de sortir le quartier touchés de plein fouet par la crise économique de leur relégation, et de mettre en place des dispositifs permettant de les réintégrer dans le fonctionnement normal d'une agglomération (par une aide aux actions sociales et culturelles), tout en favorisant la démocratie locale par le biais de la consultation de leurs habitants.

La Goutte d'Or a été inscrite en 1984 sur la liste de la *Commission nationale pour le développement social de quartier*. En 1991 ce dispositif, qui s'appelle maintenant "contrat de ville" ou "développement social urbain" (DSU), a été prolongé jusqu'à la fin 1998. Il va être encore prolongé d'un an, jusqu'à fin 99.

Parallèlement, la Ville de Paris a

mis en place une vaste opération de rénovation du quartier (habitat, voirie, équipements publics) en trois étapes.

Dans le secteur Goutte d'Or-Sud, l'opération a débuté en 1984 et devrait

La rénovation de la partie sud du quartier, commencée en 1984, devrait s'achever l'an prochain. (Sur la photo: carrefour rue de la Goutte d'Or - rue des Gardes.

arriver à sa fin l'an prochain. Les associations du quartier ont obtenu que la population ne soit pas transférée ailleurs (comme cela s'est produit dans d'autres opérations de rénovation à Paris), mais soit en principe relogée dans le quartier au fur et à mesure de la démolition-reconstruction des

immeubles vétustes, et que l'allure générale du quartier (rues, hauteur des bâtiments...) ne soit pas modifiée. Les résultats sont spectaculaires. Tout en restant un quartier populaire avec une forte proportion de familles d'origine immigrée, cette partie de la Goutte d'Or n'est plus le quartier misérable, parfois sordide, voire dangereux, que l'on décrivait autrefois.

Deuxième étape : le "secteur Château-Rouge", zone comprise entre le boulevard Barbès, les rues Doudeauville, Stephenson, Cavé et Polonceau. Votée en juillet 98, il s'agit d'une opération de démolition/reconstruction concernant 37 immeubles et d'une opération de réhabilitation d'une trentaine d'autres.

Le "secteur Emile Duployé", entre les rues Marcadet, Ernestine, Stephenson et Doudeauville, sera la troisième étape. Le calendrier de la rénovation s'étend de 1999 à 2003.

N.D.

☐ Contact pour les journées d'étude : Salle Saint-Bruno, 9 rue St-Bruno, 75018 Paris. Tél. 01 53 09 99 22. Fax

"Accueil Laghouat" naît des cendres du centre social

Une chose est sûre, sans la solidarité des associations du quartier nous serions morts...

Constituée depuis septembre 1998, l'association "Accueil Laghouat" naît des cendres du centre social de la rue Laghouat, qui était géré par "Accueil et Promotion", et qui a été mis en liquidation judiciaire en juillet dernier (*Le 18e du mois* septembre 98).

Autour des anciens bénévoles d'Accueil et Promotion, Accueil Laghouat a repris le flambeau des séances d'alphabétisation et de soutien scolaire dans le quartier de la Goutte d'Or. N'ayant pas de locaux, les membres de l'association expérimentent "la décentralisation de quartier". L'alphabétisation pour adultes a lieu à la salle Saint-Bruno et dans les locaux de l'association Accueil-Goutte d'Or-Solidarité-St-Bernard rue Polonceau. Le soutien scolaire est réparti dans trois salles : l'ASFI en prête deux et le collège Clémenceau vient de signer une convention avec Accueil Laghouat. Pour les réunions de fonc-

tionnement et les interventions de l'écrivain public, c'est l'ADCLJC, une autre association du quartier, qui met une salle à disposition.

Avant la liquidation judiciaire, la direction du centre social avait fixé une date de rentrée pour les usagers des cours. Les bénévoles de la nouvelle association ont ainsi pu retrouver leurs "ouailles" et les diriger vers la salle St-Bruno. L'alphabétisation concerne une soixantaine de stagiaires de tout l'arrondissement. Le soutien scolaire touche 25 enfants du quartier.

«La demande est telle que nous avons refusé du monde, les prioritaires étant les personnes qui fréquentaient déjà nos cours l'an dernier», nous explique un des bénévoles. Pour le moment, l'association n'a pas pu mettre en place des cours de français/langues étrangères (FLE). «Nous ne prenons que des francophones avec un faible niveau d'étude et nous refusons les non francophones avec un bon niveau d'étude : ces derniers, qui ont un problème de langue à l'oral mais

ont déjà un contact avec l'écrit, nous les dirigeons vers le centre Torcy...»

Au delà des cours, d'autres activités sont proposées : des visites de la gare du Nord pour montrer comment on achète un billet de train, des incursions dans le métro pour apprendre à s'y repérer, une expo photo, une sortie au musée... «On voudrait aller voir le cirque Plume, l'association prendrait en charge une partie du prix du ticket d'entrée mais il faut qu'on obtienne des tarifs de groupe sinon on n'y arrivera pas...»

Au delà des douleurs qu'elle a causées, la liquidation judiciaire d'Accueil et Promotion s'est transformée en leçon de démocratie pour la nouvelle association. «On fait partie maintenant de l'interassociatif et de toutes les coordinations de la Goutte d'Or. On s'est ouvert sur le quartier.»

Au niveau interne, un principe a été posé, tous les bénévoles de l'association doivent intervenir dans les cours : «On ne veut plus voir ce qui se passait avant, des gens arrêtant de don-

ner des cours tellement ils étaient pris par les réunions.» Autre principe, celui du non cumul des responsabilités «afin que celles-ci soient réparties entre le plus possible de bénévoles».

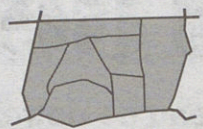
Accueil Laghouat veut maintenant trouver un local, car il est difficile de fonctionner sans un lieu où stocker du matériel, sans une adresse où l'on peut être contacté. «Nous avons plein de projets... une bibliothèque, un projet multimédia... on réfléchit sur un développement de nos activités mais sans lieu rien n'est envisageable.»

La préfecture a versé une subvention, la Ville de Paris étudierait la possibilité de "préempter" le bâtiment de l'ancien centre social rue de Laghouat (c'est-à-dire s'en porter acquéreur)...

Le nom de la nouvelle association révèle la volonté d'ancrage à l'ancien local : «Maintenant qu'on sait qu'il sera préempté, on aimerait bien qu'on pense à nous...»

Nadia Djabali

☐ Contact : Sabine Guilbert, salle St-Bruno, mercredi 19 h 30 à 20 h 30.



La municipalité du 18e examine publiquement son bilan à mi-mandat

600 personnes ont participé aux trois réunions de compte-rendu de mandat organisées par la municipalité du 18e. Sans surprise, la sécurité, le logement, la toxicomanie ont été au cœur des questions. Mais l'aspiration à une meilleure démocratie locale a aussi été exprimée.

Le 18e est mal traité. Il faut un examen objectif des besoins et des réalisations dans chaque arrondissement. - « Suite à la mobilisation au lycée Rabelais, vous vous étiez engagés à réunir une table ronde. Où en est-on ? » - « Huit appartements ont été cambriolés dans notre quartier. Où est la sécurité ? » - « Nos trottoirs sont de plus en plus sales. Une maman a retrouvé deux seringues au square des Cloys. » - « On a besoin de commerces. Il faut une vraie politique de l'OPAC dans ce sens... » - « Quelle ambition la mairie veut-elle proposer à notre quartier (de la Porte Montmartre) ? Quelle structure pour favoriser la démocratie locale ? »

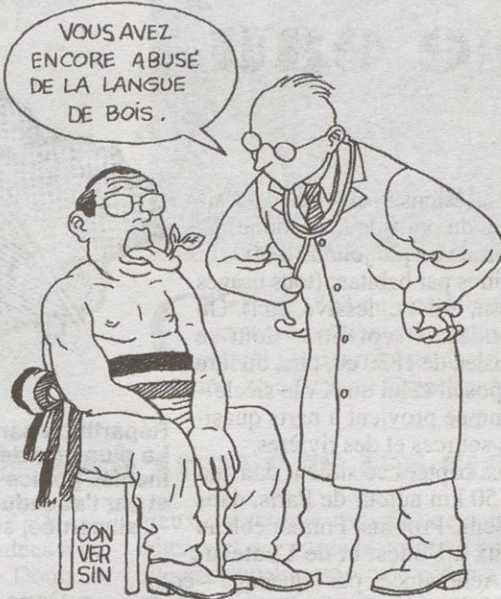
Nouvelles responsabilités

Cet échantillon de réflexions d'habitants entendues lors des réunions de mi-mandat résume bien l'état d'esprit de la population du 18e (en tout cas, celle qui s'est déplacée). Sécurité, toxicomanie, logement... c'est, sans surprise, le "tiercé gagnant" des préoccupations. Avec les interventions des représentants associatifs, il faudrait ajouter les questions de l'animation des quartiers et de la démocratie locale.

En proposant ces trois rencontres avec la population, la municipalité entendait rendre compte des quelques acquis arrachés à la mairie de Paris mais surtout reprendre l'initiative en s'appuyant sur les attentes des concitoyens. Les nouvelles responsabilités de Daniel Vaillant, de Christophe Caresche et, dans une moindre mesure, d'Annick Lepetit (élue au conseil régional) ont suscité un espoir. Beaucoup se disent : « Avec notre maire ministre, notre premier adjoint député et la gauche majoritaire à la région, il doit y avoir des améliorations dans la vie de tous les jours. »

Une réunion sur l'OPAC

Sur les sujets sensibles, Daniel Vaillant et son équipe (qui a été très présente lors des réunions) se sont voulu volontaires et combatifs. Il a été ainsi annoncé une initiative pilote pour la prise en charge des toxicomanes (voir ci-contre). La réforme de la police parisienne, qui doit entrer en vigueur début 99, devrait permettre, selon le maire-ministre, une plus grande cohérence du fonctionnement de ce service, objet des critiques les plus vitulentes de l'assistance.



Concernant les nombreux litiges avec l'OPAC, une réunion doit rassembler le 13 janvier prochain les amicales de locataires, les élus et le directeur de cet office au fonctionnement parfois... opaque.

Sur la politique de la ville, un CICA ouvert aux associations de quartier se tiendra le 9 décembre.

Quant au style de ces réunions de compte-rendu, on a pu constater une sensible amélioration. Après une première réunion rue Doudeauville jugée mauvaise, où la parole a été accaparée par MM. Delanoë et Vaillant, les deux suivantes ont été plus satisfaisantes avec un réel aller-retour entre les questions et les

réponses. Il faudrait cependant penser à une animation professionnelle pour éviter parfois des réponses trop générales ou des développements trop longs.

Malgré ses insuffisances, cet exercice de compte-rendu de mandat (que la précédente municipalité n'avait pas réalisé) répond à une réelle attente. Mais comment aller plus loin ? Des représentants des Verts ont reproché à Daniel Vaillant de mettre à la trappe les conseils de quartier, qu'il avait promis d'installer lors de son élection en 1995. Le maire (sans doute échaudé par la polémique gou-

vernementale avec Dominique Voynet) s'est défendu : « Nous ne voulons pas écouter seulement les "comités" les plus en pointe, mais tenir compte de la masse des habitants... »

Par delà les positionnements tactiques des uns et des autres, la question de la dynamisation de la démocratie locale reste posée. Elle n'est pas simple car elle suppose une réelle écoute et information réciproque, une co-production des décisions (dans le respect des prérogatives de chacun) mais aussi, ce qui n'existe pas dans tous les coins du 18e, une vie associative intense.

Noël Bouttier

Daniel Vaillant prépare avec Kouchner une initiative sur la drogue

La mairie du 18e prépare une initiative sur le problème de la toxicomanie. On s'en doutait depuis quelque temps, Daniel Vaillant et Christophe Caresche l'ont confirmé au cours de la réunion du 18 novembre (voir ci-dessus). Mais le contenu de leur projet reste mystérieux.

Vaillant a indiqué qu'il en avait discuté avec Bernard Kouchner (ministre de la Santé) et Christian Sautter (ministre du Budget) pour voir comment on pourrait financer ce projet. Caresche a précisé : « Le problème de la toxicomanie n'est pas qu'une question de répression. Nous avons un projet de prise en charge des toxicomanes avec des équipes mobiles comprenant des psychiatres. Elles proposeraient

aux toxicomanes un traitement médical et dans certains cas pourraient l'imposer, en vertu de l'injonction thérapeutique. Ce projet devrait voir le jour au cours du premier semestre 99. Ce sera une réponse inédite, voire exemplaire. »

Difficile, à partir de cette réponse, de se faire une idée précise. La prise en charge par des équipes médicales relève de la Santé (mais quelles équipes ? appelées par qui ? quelle liaison avec les équipes d'urgence existant déjà ?). L'injonction thérapeutique, elle, ne peut être actuellement décidée que par un tribunal. Nous n'avons pas pu, pour le moment, obtenir davantage de précisions.

Affaire à suivre.

SUR L'AGENDA

■ 5 et 6 décembre : le Téléthon

Les manifestations organisées dans le 18e à l'occasion du Téléthon, les 5 et 6 décembre, sont moins nombreuses que l'an dernier. A noter :

- « Prendre sa tension pour capter l'attention », opération montée par des étudiants en médecine de l'hôpital Bichat-Claude Bernard : des petits groupes d'étudiants en blouse blanche, munis d'un stéthoscope et d'un tensiomètre, sillonnent les rues. Ils proposent des prises de tension gratuites à l'occasion desquelles ils informent les gens sur le Téléthon.

- Aux Jardins de Montmartre, maison de retraite 14 rue Pierre Picard, le dimanche 6 déc. 14 h-17 h, chorale et animation par le Lion's Club du 18e.. (Tél. : Mme Jallot, 01 39 92 05 78.)

Le Téléthon est organisé par l'Association française contre les myopathies afin de rassembler des fonds pour la recherche sur cette maladie.

■ CICA le 9 décembre

Le prochain CICA aura lieu mercredi 9 décembre (et non le 10 comme annoncé) à 18 h 30 à la mairie du 18e sur le thème : l'avenir de la politique de la ville. En effet, les contrats de développement social urbain (DSU) arrivent à échéance à la fin de 1998. Ils seront prolongés d'un an, mais il faut définir ce qui leur succédera.

Cela concerne trois quartiers du 18e : la Goutte d'Or (voir page 12), la cité Charles Hermite, et les cités entre Porte de St-Ouen et Porte de Clignancourt (Porte Montmartre).

Le CICA (comité d'initiative et de consultation d'arrondissement) est une institution qui regroupe une fois par trimestre, dans chaque arrondissement, les élus et les représentants des associations locales.

On annonce la venue - ce qui serait une première - de M. Bariani, adjoint de M. Tibéri chargé de l'urbanisme.

■ La culture contre le FN

"Ras l'Front" 18e organise **vendredi 4 décembre** à 20 h, salle de l'Indépendance (48 rue Duhesme), une réunion publique : "La politique culturelle du Front national. La culture contre le FN", animée par des acteurs de la vie culturelle du 18e.

■ Immigration et développement

Les Verts du 18e organisent une projection-débat sur l'immigration, **mardi 8 décembre** à 20 h au *Lavoir moderne parisien*, 35 rue Léon. Sera présenté le documentaire *Immigration et développement* de Michael Hoare, cinéaste engagé de longue date au côté des immigrés et qui habite dans notre arrondissement. Entrée libre.

■ Etes-vous inscrit sur la liste électorale ?

Il y aura une élection en 1999. Si vous n'êtes pas inscrit, sur la liste électorale ou si vous avez changé d'adresse, l'inscription se fait, comme chaque année, en décembre à la mairie du 18e : du lundi au vendredi 9h à 18h, et les samedis de décembre 9h à 12h et 14h à 17h.

18^e

DOSSIER

L'EAU DANS LE 18^e

Deux événements attirent l'attention sur l'approvisionnement en eau de notre arrondissement : d'une part, l'achèvement prochain des travaux de rénovation de l'usine de pompage de la place Saint-Pierre (au bas des jardins du Sacré-Cœur), d'autre part le début des travaux de forage d'un puits artésien dans le square de la Madone (quartier de la Chapelle).

D'où vient l'eau que vous consommez ? Comment sa qualité est-elle contrôlée ? Paris pourrait-il manquer d'eau ? Réponse à quelques questions.

D'où vient notre eau quotidienne

Un milliard 400 millions de litres d'eau potable par jour. Telle est la quantité d'eau qui peut être produite quotidiennement pour alimenter Paris par la SAGEP (Société Anonyme de Gestion des Eaux de Paris), société mixte créée en 1987 et qui a succédé au Service Municipal des Eaux de Paris. Elle est chargée de la production d'eau toujours fiable à la capitale. « Cette capacité de production représente le double de la consommation habituelle des Parisiens intra-muros », précise Armelle Bernard-Sylvestre, responsable de la communication externe de la SAGEP. C'est une marge de sécurité indispensable au cas où surviendrait une pollution ou une défectuosité sur l'une de nos usines. »

● Paris risque-t-il de manquer d'eau ?

Avant d'être distribuée, l'eau potable est stockée dans cinq réservoirs principaux d'une capacité de 1 200 000 m³, volume correspondant à près de deux jours de consommation. En outre, en cas d'extrême urgence, il reste la possibilité de puiser de l'eau dans la nappe souterraine de "l'albien"

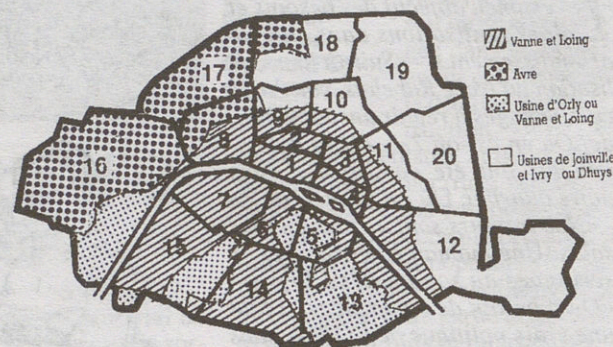
grâce aux puits artésiens (voir page 15 l'article sur le forage du puits de la Madone).

Paris consomme chaque jour 750 000 m³ d'eau, soit 200 litres par habitant (tous usages compris : boisson, toilette, lessive, etc.). On est loin des modestes sept litres dont se contentait le Parisien de 1830 ou, pire, du litre unique dont disposait celui du XVI^e siècle.

L'eau consommée provient à parts quasiment égales des sources et des rivières.

Les 58 sources captées se situent dans un rayon de 80 à 150 km autour de Paris, dans les régions de Sens, Provins, Fontainebleau au sud, de Dreux à l'ouest et de Château-Thierry à l'est. Acheminées par aqueducs – comme celui de la Dhuis, qui vient de Champagne et est long de 131 km, ou celui de l'Avre, qui vient de l'Eure – les eaux de sources fournissent 450 à 500 millions de litres par jour.

Les eaux de rivière, celles de la Seine et de la Marne, sont traitées par les usines d'Ivry, Orly et Joinville qui peuvent produire chacune jusqu'à 300 millions de litres quotidiens.



Répartition par origine de l'eau distribuée dans Paris. La plus grande partie du 18^e fait partie de la zone alimentée par les usines de traitement de Joinville et Ivry et par l'aqueduc de la Dhuis. La partie nord-ouest est alimentée, elle, par l'eau de l'aqueduc de l'Avre.

● Dans le 18^e arrondissement

L'eau distribuée aux quelque 200 000 habitants du 18^e arrondissement provient à 90 %, à partir du réservoir de Ménilmontant, des eaux de la Seine et de la Marne traitées par les usines d'Ivry et de Joinville et de celles de la Dhuis, sources captées autour du confluent de la Marne et de l'Aisne. Les 10 % restants, correspondant nord-ouest de notre arrondissement, proviennent d'eaux de sources de l'Ouest parisien, via l'aqueduc de l'Avre. (L'Avre est un affluent de l'Eure).

Quant à l'eau non potable utilisée pour le lavage des rues et l'arrosage, il s'agit d'une eau simplement clarifiée, provenant du canal de l'Ourcq et refoulée par l'usine de la Villette.

● Cas particulier : la Butte Montmartre

La Butte Montmartre, du fait de sa hauteur, nécessite des équipements particuliers.

Le Réservoir de Montmartre, d'abord, dit aussi "la Cuve". En bordure des rues Azais et Saint-Eluthère, ce grand réservoir en partie enterré a été construit entre 1887 et 1889 par les ingénieurs Bechmann et Journet et l'architecte Diet qui a veillé à donner à l'ensemble un caractère monumental, rappelant le style du Sacré-Cœur voisin. Il comprend trois étages et offre une capacité totale de 12 000 m³ (12 millions de litres).

Le dernier étage dessert les quartiers les plus élevés de la Butte en alimentant le château d'eau du haut de la rue du Chevalier de la Barre, ce qui permet d'obtenir une pression suffisante.

L'usine Saint-Pierre, enfin. Située en bas des jardins Willette, à l'angle de la place Saint-Pierre et de la rue Seveste, cette usine de pompage permet de relever les eaux jusqu'au réservoir de Montmartre. Elle fait l'objet actuellement d'une réhabilitation complète, notamment de ses pompes de relevage. La fin des travaux est prévue en janvier ou février 1999.



Photo Abron



Thierry Nectoux



Thierry Nectoux

Le réservoir de Montmartre (en haut à gauche), situé près du Sacré-Cœur, reçoit de l'eau envoyée par l'usine de pompage de la place Saint-Pierre (en bas à gauche), actuellement en travaux, au pied des jardins Willette.

Ci-dessus, le château d'eau situé à l'extrémité de la rue du Chevalier de la Barre.

Dossier réalisé par Danielle Fournier et Brigitte Bâtonnier

Notre eau est-elle sans danger ?

La Mairie de Paris est formelle : l'eau distribuée aux Parisiens est sans danger. Les techniques performantes utilisées dans les usines de traitement, explique-t-elle, reproduisent la filtration et la purification naturelle de l'eau dans le sous-sol.

Le Centre de recherche et de contrôle des eaux de Paris (CRECEP), laboratoire indépendant agréé par le ministère de la Santé, contrôle 24 heures sur 24 la qualité de l'eau. Il élabore chaque mois un bilan de la qualité de l'eau, bilan disponible au public dans chaque mairie d'arrondissement. En outre, dans les usines de traitement, des goûteurs d'eau contrôlent chaque étape de la potabilisation : ils chauffent l'eau à 25°C, puis détectent les goûts anormaux.

Les rivières font l'objet d'une surveillance 24 heures sur 24, avec un réseau de stations automatiques d'alerte et de contrôle situées à proximité des zones urbaines et industrielles. Des périmètres de protection ont été établis autour des points de captage des sources : toute activité pouvant présenter des risques pour la qualité de l'eau y est interdite ou réglementée. Une concertation avec les agriculteurs permet de préserver les eaux souterraines.

On va forer un puits d'une profondeur de 780 mètres au square de la Madone



Les travaux ont commencé depuis le début novembre dans le square de la Madone en vue du forage du puits artésien qui doit remplacer celui de la place Hébert, obstrué.

La première étape a consisté à placer autour des arbres des palissades de protection. (Photo ci-contre.)

Une fois les travaux terminés, le square sera remis en état et rendu aux usagers.

C'est en 1863 qu'ont débuté les travaux de creusement d'un puits artésien place Hébert. Déjà plusieurs puits de ce type avaient été creusés dans Paris : à Grenelle, à Passy, à la But-

te-aux-Cailles. A Paris, en tout, à la fin du XIXe siècle, cinq puits artésiens ont été creusés.

Ce type de forage, dont l'origine en France vient d'un puits creusé en Artois au XIIe siècle (d'où le nom : artésien), utilise une technique connue depuis l'antiquité en Chine et en Perse. Dans les puits ordinaires il faut aller chercher l'eau. Dans les puits artésiens, l'eau jaillit en vertu du principe des vases communicants.

Le puits Hébert alimentait la piscine

Après onze ans de travaux pour le creusement du puits de la place Hébert, en 1874, un éboulement a anéanti ce travail et il a fallu neuf ans pour curer le puits. Malgré tout, en 1883, le forage a repris. Cinq ans plus tard le puits, d'un diamètre de 1 m, a atteint à 719 mètres de profondeur la nappe de "l'albien" dont les sables verts, très épais, ont permis la création d'une immense nappe d'eau, extrêmement pure, mais très peu chargée en sels calcaires et donc sans saveur.

Ce puits alimentait en eau la piscine Hébert, construite en 1894-95. En effet, l'eau qui jaillissait était chaude (28 °).

Mais ce puits Hébert est maintenant complètement engorgé par des débris de pierre et de terre.

Le forage de la Madone

Depuis début novembre, le chantier de creusement d'un nouveau puits artésien s'est emparé d'une bonne moitié du square de la Madone. Objectif : réaliser avant fin juin prochain le forage d'un puits profond de 780 mètres. Pourquoi un tel puits ? Il s'inscrit dans le "plan de secours" pour l'alimentation en eau de la Ville de Paris au cas où surviendrait une catastrophe naturelle grave polluant toutes les nappes de surface. La nappe albienne, située à plus de 600 m de profondeur, reste à l'abri de toute pollution et son eau remonte naturellement si l'on crée un puits d'air, un forage.

Le "plan de secours" s'appuie sur l'existence de cinq puits artésiens, celui du square de la Madone, celui de Passy, square Lamartine dans le 16e, qui a fait l'objet l'an dernier de travaux de tubage d'un puits existant. Trois autres ouvrages sont prévus : dans le 13e (réhabilitation du puits de la Butte aux Cailles), dans les 15e et 20e arrondissements. L'ensemble de ces puits pourra fournir jusqu'à 150 m³ par heure.

Il est impossible de retuber l'ancien puits Hébert, ou de procéder au forage d'un nouveau puits en plein cœur de la place Hébert. Un arrêté préfectoral

L'eau des Parisiens à travers les siècles

« Je veux faire quelque chose de grand et d'utile pour Paris. Quelles sont vos idées à ce sujet ? » demandait Bonaparte. « Donnez-lui de l'eau ! » répondit le préfet Chaptal.

Jusqu'au début du XIXe siècle, l'alimentation en eau de la capitale était assurée par la Seine dont l'eau était pompée et conduite à des fontaines. Les porteurs d'eau, groupés en une corporation active, venaient s'approvisionner à ces fontaines et distribuaient l'eau dans les quartiers avoisinants. Souvent, ils empêchaient les particuliers d'accéder aux points d'eau, pour garder leur monopole, ce qui fut cause de nombreux conflits. Jusqu'à la Troisième République, on les a vus dans les rues de Paris, avec leur équipement à bretelles ou leurs tonneaux, poussant leur cri « à l'eau, à l'eau ! ». Pour compléter cette distribution, existaient des puits, malheureusement peu profonds, donc facilement pollués, et aussi des sources.

Les sept sources de Montmartre

A Montmartre, on comptait sept sources dont le souvenir se perpétue à travers le nom de certaines rues : rue de l'Abreuvoir, rue de la Bonne (c'était une source), rue de la Fontaine du But... L'eau sortait de terre à ces endroits et ensuite « dévalait en un petit torrent vers Clignancourt » selon un auteur du XVIIIe siècle (d'où le nom de la rue du Ruisseau). Les filets d'eau étaient dirigés vers les fossés bordés de saules, d'où le nom de la rue des Saules.

L'exploitation des carrières et l'urbanisation ont eu raison de toutes ces sources.

L'eau de Seine, porteuse de maladies...

A la fin du XVIIIe siècle, l'alimentation en eau de Paris devient un sujet de préoccupation. Outre les 1 100 m³ par jour fournis par l'ancien aqueduc romain d'Arcueil reconstruit en 1628, la Seine demeure la principale ressource de la capitale. Une ressource insuffisante : la production stagne avec un débit moyen de 2 600 m³ par jour alors que la population croît, passant de 500 000 à un million d'habitants.

En plus, l'eau de Seine, non traitée, est à cette époque porteuse d'épidémies. Au cours des siècles, elle a bien rarement été évoquée en termes élo-

gieux : reconnue comme une eau « qui balaie et déterge et qui purge le corps au gré de la nature », elle est souvent présentée comme « cause de dysenterie ». Quant à sa couleur, on évoque au XVIIIe siècle « un liquide blanc, épais, sédimenteux », source de maladies... Un médecin, M. Bouchut, raconte « qu'on y trouve une innombrable quantité d'êtres vivants qu'on prend à la cuillère et qu'on y a trouvé un poisson de plus d'une demi-livre » !

Hausmann crée le réseau moderne

Il faut attendre les grands travaux d'Hausmann pour que la distribution de l'eau se modernise.

En 1854, Hausmann, préfet de la Seine, fait déclarer d'utilité publique la dérivation des eaux de deux rivières, la Dhuys (affluent de la Marne) et la Vanne (affluent de l'Yonne), qui sont acheminées vers Paris par les deux aqueducs portant leur nom. (Le 18e arrondissement est alimenté en partie par les eaux de la Dhuys.) Les aqueducs de l'Avre, du Loing et de la Voulzie seront construits entre 1895 et 1925.

De nouveaux procédés de filtration lente sont mis en place pour les eaux de la Seine à Ivry et de la Marne à St-Maur.

Surtout, Hausmann charge l'ingénieur Belgrand de réaliser le réseau d'alimentation en eau de Paris. On crée un double réseau d'eau potable et d'eau non potable qui est acheminée par des conduites maîtresses installées en grande partie dans les canalisations des égouts.

1 700 km de conduites souterraines

Ces conduites parcourent actuellement 1 700 km dans Paris ; grâce à un réseau de distribution construit en forme de maillage, elles suivent le dessin des rues et les impasses sont rarissimes : ainsi, pas de risque de rupture d'approvisionnement au cas où une conduite serait détériorée ou bouchée, puisque l'eau arrive de deux côtés, ni de dégradation de la qualité puisque l'eau circule partout et ne séjourne nulle part.

Dans chaque rue, deux conduites en parallèle, l'une pour le réseau privé d'eau potable faisant l'objet d'abonnements, l'autre pour le réseau public fournissant l'eau non potable réservée principalement au lavage des rues et à l'arrosage. ■

(Suite de la page 15)

ral a donc autorisé le forage d'un nouveau puits sur un sous-sol "non encombré", c'est-à-dire vierge de canalisations et appartenant à la Ville. C'est l'emplacement du square de la Madone qui a été retenu. Ce site offre en outre, n'en déplaise aux riverains, la proximité d'un carrefour permettant le transport rapide des débits d'eau nécessaires en cas de crise.

Une réunion publique d'information s'est tenue le 16 novembre dernier à la mairie. Les riverains du square de la Madone se sont montrés vigilants et ont poussé les représentants de la Ville comme ceux de la SAGEP, maître d'œuvre des travaux, dans leurs retranchements.

Pour compenser la perte (momentanée) de la moitié du square, le triangle bordé par les rues de la Madone et de l'Evangile sera aménagé en aire de repos et de jeux pour les enfants, et des ralentisseurs sur la rue de la Madone permettront une "quasi-jonction" du square et de la pointe.

Un forage "lent", donc pas de risques de fissures

Les nuisances sonores seront réduites au minimum : pas de travaux entre 19 h et 8 h du matin,

sauf éventuellement trois nuits, à la mi-janvier, à la mi- et fin février, lors de trois séquences particulièrement délicates du bétonnage du puits. Les camions d'enlèvement des terres arriveront par la porte d'Aubervilliers pour sortir par la porte de la Chapelle.

Aux dires des représentants de la SAGEP, il s'agit d'un forage lent «pour ne pas désorganiser un sol que nous allons solliciter». C'est comme une aiguille qu'on enfonce dans le sol ; il n'y aura pas de compression du sol et de ce fait il n'y a pas de risques de fissuration des immeubles riverains.

Neuf mois de travaux

Calendrier prévu : neuf mois de travaux au total, en comptant le réaménagement du square de la Madone avec une éventuelle fontaine en son centre (la question reste entière). En décembre, "l'avant-trou" dans l'épaisseur des terrains hétérogènes - marnes et caillasses - sera percé. Après la trêve de Noël et du Jour de l'An, l'atelier de forage sera amené par convoi exceptionnel le 4 janvier.

Il faut compter, à partir de début décembre, six mois pour la réalisation du forage proprement dit et trois mois pour la remise en forme du square.

Les fontaines Wallace

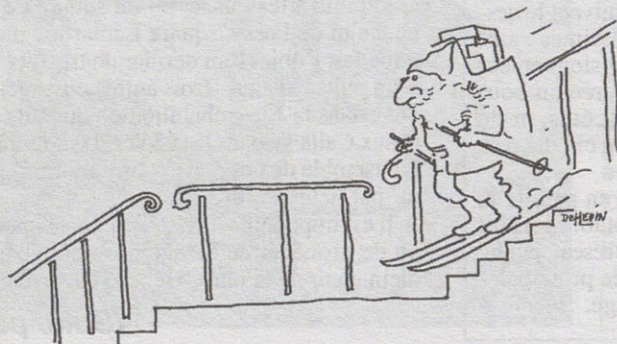
Sir Arthur Wallace, célèbre philanthrope et amateur d'art éclairé, propriétaire de Bagatelle, eut la bonne idée d'offrir à la Ville de Paris, en 1872, «50 fontaines pour boire», comme il en existait déjà en Angleterre. Il dessina lui-même le modèle que tout le monde connaît : inspiré de la fontaine des Innocents, ce modèle octogonal est orné de quatre cariatides en fonte. On compte actuellement 70 de ces fontaines dans tout Paris, dont certaines dans notre arrondissement : place des Abbesses, place Emile Goudeau, à l'angle de la rue de la Goutte d'Or et de la rue Caplat...

Wallace avait prévu un deuxième modèle de fontaines qui devaient être fixées en applique contre les murs. Au 118 de l'avenue de Clichy on peut voir l'une des deux fontaines de ce type qui ont survécu.

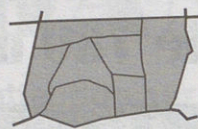


Sur la place des Abbesses

Thierry Nectoux



La vie du 18^e



Cinq containers dans le 18^e Des fringues pour créer des emplois

Trop de vêtements encombrant nos poubelles alors qu'ils peuvent être recyclés intelligemment et donner du travail à ceux qui en manquent. L'entreprise d'insertion Le Relais veut que ce pari, gagné dans le Nord, le soit aussi dans la capitale. Le 18^e est concerné, avec déjà cinq containers à la disposition du public.

Valérie Stafetta

Le container installé par le Relais rue Jean Cottin... juste en face de l'ANPE.



Les habitants du 18^e ont vu apparaître ces dernières semaines des containers chargés de récolter des vêtements, chaussures et autres textiles. Pour l'instant, cinq dans le 18^e sont accessibles au public : deux dans le quartier de la Goutte d'Or (rue St-Bruno devant l'église St-Bernard, et rue Polonceau près du square Léon), un à l'Evangile (au 7 rue Tchaïkovski) et deux à Clignancourt (place Jules Joffrin devant l'église, et 91 rue du Mont Cenis). D'autres sont installés sur des lieux privés (immeubles, parkings...).

Une idée venue du Nord

Cette initiative est due à l'association *Le Relais* qui cherche à s'implanter sur Paris. Retour dix ans en arrière : à l'époque, une communauté Emmaüs du Nord-Pas-de-Calais s'interroge sur les modes de réinsertion de jeunes qui ont trouvé refuge en son sein. D'où l'idée de créer une activité économique qui leur assure salaire et stabilité. Fidèle à l'intuition de l'abbé Pierre qui a lancé les premières communautés Emmaüs dans l'après-guerre sur la récupération (les fameux "chiffonniers d'Emmaüs"), l'association *Le Relais* qui se crée alors décide de se lancer dans le recyclage des vêtements usagés.

Et ça marche ! Dans cette région, trois cents personnes vivent maintenant de cette activité. Tant et si bien que dix autres associations *Le Relais* se constituent en France sur le même modèle, qui emploient en tout 650 personnes : un tiers venant de la grande exclusion (sortants de prison, hébergés en foyer), un tiers de chômeurs de longue durée et un tiers de jeunes sans qualification.

«Depuis deux ans, nous avons fait des ramassages de vêtements avec des bénévoles sur la capitale pour savoir s'il y avait un potentiel de développement, explique un responsable. Le

contact est positif ; voilà pourquoi nous avons installé une antenne à Pantin et embauché une dizaine de personnes.»

Pour l'instant, le Relais développe sa logistique : il installe sur demande de groupes (associations, paroisses, écoles, syndicats de copropriétaires) des containers de vêtements. Près de deux cents sont déjà présents à Paris et en proche banlieue, qui rapportent en moyenne, en vitesse de croisière, 500 kilogrammes de textiles par mois.

Des débouchés très variés

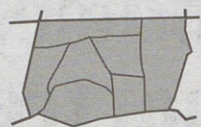
Il faut savoir que le recyclage offre des débouchés très variés : 10 % des vêtements collectés sont revendus à des particuliers (notamment dans le magasin situé rue des Pyrénées dans le 20^e) ; 30 % partent à l'exportation vers l'Afrique et l'Asie ; 30 % sont recyclés en textile ; 15 % sont transformés en torchons d'essuyage ; 5 % servent à l'effilochage (notamment pour l'équipement automobile) ; le reste étant inutilisable.

Il va sans dire que le Relais est d'abord intéressé par des vêtements de qualité correcte, mais qu'il offre un service global en recyclant presque tout...

Dans quelques mois, un atelier de tri sur Paris devrait être créé (jusque là, tout part dans d'autres ateliers du Relais). Il faut pour cela atteindre un certain ramassage mensuel de l'ordre de cent tonnes. On n'en est pas loin. Avant l'an 2 000, deux cents emplois devraient ainsi être créés à Paris (pourquoi pas dans le 18^e : il faut une surface d'au moins 2 000 m²). Pour que nos fringues aient une seconde vie et les exclus du travail une seconde chance.

Noël Bouttier

□ Pour plus de renseignements (et si vous pouvez proposer un emplacement pour un container), appeler Le Relais au 01 41 71 04 39.



L'architecte du Sacré-Cœur aura-t-il sa rue à la Moskova ?...

Le baptême de la voie BZ/18 relancera-t-il la querelle du Sacré-Cœur ? Cette nouvelle rue, qui n'existe pour le moment que sur les plans, reliera la rue Angélique Compoint à la rue de la Moskova, passant le long de la nouvelle école dont la construction doit commencer à la fin de cette année.

Il faut lui trouver un nom. Deux propositions s'affrontent. La municipalité de Paris voudrait l'appeler Paul Abadie, du nom de l'architecte (1812-1884) qui construisit le Sacré-Cœur.

La municipalité du 18^e préférerait le nom de Gaston Auguet, qui fut résistant (au sein des FTP), conseiller de Paris (communiste) en 1935, président du conseil général de la Seine en 1946, député et vice-président de l'Assemblée

nationale, habitant connu du 18^e.

Arguments de la municipalité du 18^e : la construction du Sacré-Cœur, entreprise dans un contexte politique anti-républicain, fut un sujet de vives polémiques sous la III^e République (voir *le 18^e du mois* n° 42 et 43) ; le nom de Paul Abadie risquerait de les raviver, ce qui n'est pas souhaitable ; en outre, le quartier de la Moskova est bien loin du Sacré-Cœur.

Ces arguments n'ont pas convaincu Michel Bulté, adjoint au maire de Paris, qui présidait la "commission d'examen des dénominations des voies". La proposition d'une "rue Paul Abadie" est maintenue. Elle sera soumise un des prochains mois au conseil d'arrondissement du 18^e, puis au Conseil de Paris.

...et le mutin de la mer Noire à la Porte d'Aubervilliers ?

Autre polémique à l'autre bout de l'arrondissement. Comment appeler le terre-plein central qui, à la Porte d'Aubervilliers, sépare le 18^e arrondissement du 19^e ? Le maire du 19^e, Roger Madec (socialiste), voudrait qu'on lui donne le nom de Charles Tillon.

Qui est Charles Tillon ? Après avoir mené en 1919 la révolte des "mutins de la mer Noire" (les marins français qui refusèrent de combattre contre l'URSS naissante), après avoir passé quatre ans dans les bagnes militaires français,

après avoir combattu en Espagne dans les Brigades internationales en 1937, Tillon est devenu un des dirigeants du Parti communiste : principal chef des FTP (francs-tireurs et partisans) dans la Résistance, ministre du gouvernement De Gaulle à la Libération, membre du bureau politique de son parti.

Mais en 1952 il fait l'objet au PCF d'un de ces procès internes dont le mouvement communiste a fourni tant d'exemples au temps de Staline. Accusé de liaisons avec les "renégats" titistes et aussi, pour faire bonne mesure, d'avoir mis dans sa poche de l'argent de la Résistance, il est traîné dans la boue, exclu. Il sera réintégré en 1957, mais restera toujours dans l'opposition à la direction du PCF, prenant position pour les mouvements gauchistes en mai 68.

Il a publié deux livres de souvenirs sous les titres *La Révolte vient de loin* et *On chantait rouge*, et un livre sur *Les FTP* (en poche chez 10/18).

La municipalité de Paris s'oppose à ce nom, «qui ne manquerait pas de susciter une polémique», dit Michel Bulté.

Paradoxe de l'affaire : au sein du PCF, en 1952, Gaston Auguet faisait partie de la "commission centrale de contrôle du parti" chargée de monter un dossier et de recruter des faux témoins afin de mettre Tillon en accusation !

Noël Monier

Atelier de la Butte

Cours de dessin, peinture, sculpture pour adultes, adolescents et enfants (à partir de 4 ans)



5, rue Feutrier 75018 Paris

Parking, Métro : Anvers / Château Rouge

Contact : Françoise Nielly

Tél. / Fax : 01 42 23 81 82

Portable : 06 12 78 56 40



Autour de la Moskova

Chaque mois, nous publions une rubrique sur l'origine des noms de rues dans le 18^e arrondissement.

• Boulevard Ney

Les boulevards qui entourent Paris, sur la ligne des anciennes fortifications, portent tous des noms de maréchaux de Napoléon 1^{er}. On les appelle "boulevards des Maréchaux"¹.

Michel Ney (1769-1815) fut le plus célèbre de ces maréchaux : débutant comme soldat de la Révolution, devenant général en 1794 à 25 ans, maréchal en 1804, principal artisan des victoires d'Elchingen, d'Ulm et quelques autres, nommé *prince de la Moskova* après la bataille du même nom.

En 1814, il pousse Napoléon, vaincu, à abdiquer. Il se rallie à Louis XVIII qui le fait pair de France. En 1815, lorsque Napoléon, ayant débarqué à Golfe Juan, entreprend de reconquérir la France, Louis XVIII place Ney à la tête des troupes envoyées pour l'arrêter. Mais Ney, avec ses soldats, se met alors à nouveau au service de Napoléon, au côté de qui il combattra jusqu'à Waterloo. Arrêté sur ordre de Louis XVIII après la défaite, il sera condamné à mort et fusillé.

• Les rues de la Moskova

Le vieux quartier de la Moskova, qui finit de disparaître pour laisser place à un quartier neuf, était un ensemble de ruelles étroites, dont l'une, la *cité de la Moskova*², donna son nom à l'ensemble.

La Moskova ou Moskova (en russe, *Moskva*) est la rivière qui passe à Moscou. Près de cette rivière, à 150 km de la capitale russe, devant le village de *Borodino*, Napoléon livra en 1812 une bataille célèbre. Depuis le début de sa campagne de Russie, il cherchait à obtenir une victoire décisive sur l'armée russe. Le 7 septembre, les troupes russes acceptèrent la confrontation. Le combat dura toute la journée. Effroyable boucherie : 10 000 tués et 20 000 blessés côté français, 15 000 morts et 35 000 blessés côté russe. Au soir, les Français étaient maîtres du champ de bataille, mais trop épuisés pour poursuivre les Russes. De ce fait, la victoire ne fut nullement décisive.

Une semaine plus tard, Napoléon entra dans Moscou désertée par ses habitants et incendiée. Peu après, le terrible hiver russe s'abattait sur lui...

La rue Jean Dollfus porte le nom d'un industriel alsacien (1800-1887), maire de Mulhouse en 1843, député à la Constituante en 1848 sous la Deuxième République. Il se retira dans la vie privée après le coup d'Etat de Napoléon III.

Charles Bonnet (1720-1793), naturaliste et philosophe suisse, contribua à lancer le grand mouvement de réflexion sur les origines de la vie qui se développa au XVIII^e siècle. Auteur d'ouvrages de botanique et de zoologie, il étudia aussi le fonctionnement de l'esprit (*"Essai analytique des facultés de l'âme"*, 1760).

• La famille Compoint

Il y a une rue Angélique Compoint à la Moskova. Les Compoint furent au XIX^e siècle une des plus grosses familles

de propriétaires terriens de Montmartre. Une rue parallèle à la rue Damrémont porte le nom de Vincent Compoint, le chef de famille, ancien agriculteur. C'est lui aussi qui donna son prénom à la rue Saint-Vincent sur la Butte. Quant à la rue Bienaimé², à la cité Falaise et à la rue St-Jules, toutes trois à la Moskova, elles portent les surnoms ou prénoms d'autres membres de la lignée Compoint.

• L'impasse d'Angers², elle, s'appelait autrefois rue Danger, du nom de M. Danger, propriétaire. Mais par la suite, quand M. Danger fut oublié, les habitants de la rue s'inquiétèrent de ce nom. A leur demande, on modifia l'orthographe...

• Le passage Charles Albert porte également le nom d'un propriétaire.

• La rue Jules Cloquet garde le souvenir d'un chirurgien (1790-1882), professeur à la faculté de médecine, auteur d'une célèbre *"Anatomie de l'homme"*.

• L'impasse du Talus prenait naissance autrefois sur le talus du chemin de fer de Petite Ceinture. L'impasse des Pavillons s'appelle ainsi, tout simplement, parce qu'elle était bordée de pavillons.

• Une nouvelle rue, voie privée, a été ouverte récemment dans la ZAC Moskova : passage du Champ à Loup, du nom d'un ancien lieudit.

• Rue Bernard Dimey

Bernard Dimey (1930-1981), chansonnier et poète, auteur notamment de *Syracuse* et *Mon truc en plumes*, était une des "figures" de Montmartre, assidu dans les bistrots de la rue Lepic et des Abbesses. (Voir l'article à son sujet dans *le 18^e du mois* septembre 96.) On a donné son nom à une rue tout au nord du 18^e, loin des endroits qu'il fréquentait. Un café aux Abbesses portait également son nom, "le Dimey", jusqu'à l'été dernier...

• La rue Leibniz est le côté nord d'une avenue qui bizarrement, sur son côté sud, porte un autre nom : c'est la rue Belliard. Raison de cette bizarrerie : autrefois ces deux rues étaient séparées par le chemin de fer, aujourd'hui recouvert. Le nom de l'Allemand Leibniz (1646-1716) est un des plus grands de l'histoire de la philosophie : Leibniz (qui était également mathématicien, historien, théologien), fut un théoricien du rationalisme et l'ancêtre de la "philosophie des Lumières".

• Milord et les chiffonniers

L'impasse Milord donne dans l'avenue de St-Ouen. A cet endroit, à la fin du XIX^e siècle, se trouvait une cité de chiffonniers. Et ce sont les chiffonniers eux-mêmes qui, par dérision, baptisèrent impasse Milord le chemin qui y menait...

1. Ce qu'on appelait naguère "boulevards extérieurs", c'étaient les boulevards qui marquaient la limite de Paris avant 1860. Dans notre 18^e, les "boulevards extérieurs", ce sont donc les boulevards de Clichy, de Rochechouart, de la Chapelle...

2. La rue Bienaimé, la cité de la Moskova et l'impasse d'Angers sont actuellement barrées en raison de chantiers.



Suzanne Valadon, artiste et modèle, figure de la bohème de Montmartre

Le film récent sur Toulouse-Lautrec a mis en valeur la figure de Suzanne Valadon, modèle et peintre. A travers la vie mouvementée de cette grande artiste, on voit s'esquisser une histoire de la bohème artistique de Montmartre à la fin du XIXe et au début du XXe siècle...

Elle était pauvre, elle était femme, elle était bâtarde : trois raisons qui, en cette fin du XIXe siècle, auraient dû vouer Marie-Clémentine Valadon à un avenir obscur. Pourtant, sous le nom de Suzanne Valadon, elle est devenue une très grande artiste, et plus les années passent, plus on reconnaît son importance dans l'histoire de la peinture française.

Née de père inconnu

Elle est née en septembre 1865, d'une mère veuve, lingère de son métier, et de père inconnu. C'était à Bessines-sur-Gartempe, petit bourg du Limousin, et peu de temps après la naissance, la mère et la fille ont quitté le pays (afin d'échapper aux ragots ?). Elles se sont installées à Montmartre, où la mère fait des ménages. Elles déménageront souvent (afin d'échapper aux propriétaires ?), mais toujours dans Montmartre.

La petite Marie ne tient pas en place. Elle court les rues de Montmartre avec les garnements. En 1875 elle est renvoyée, pour mauvaise conduite, de l'école religieuse de la rue Caulaincourt où elle a été inscrite pendant quatre ans – ses seules études. A 11 ans, elle travaille dans un atelier de confection. Puis chez une fleuriste. Puis au service d'un commerçant qui fait les marchés en plein air.

A 15 ans elle s'engage au cirque Molier¹, où elle commence un apprentissage de trapéziste. Mais à la suite d'une chute, elle arrête au bout de quelques mois. Elle devient alors, pour gagner sa vie, modèle pour les peintres.

1880. Les murs du Sacré-Cœur commencent à s'élever au sommet de la Butte. En bas, sur la place Pigalle, l'ambiance est tout autre. Chaque jour, des dizaines de jolies filles attendent là d'être engagées par des peintres pour quelques sous. C'est la "foire aux modèles". Certaines acceptent aussi les engagements proposés par des messieurs dont la peinture n'est pas le centre d'intérêt. Les conversations sont lestes. La jeune Marie est vite dessalée, à supposer qu'elle en ait eu besoin.

C'est une époque hypocrite où, tandis qu'une bourgeoisie bien-pensante affiche son mépris pour les "vices" des classes inférieures, une formidable débauche, alimentée par les hommes de la même bourgeoisie, s'étale au grand jour. Jamais la prostitution n'a été si prospère et si officielle. Innombrables sont les tableaux et dessins de ces années-là illustrant le thème du monsieur riche chassant, sur les boulevards, la petite ouvrière pauvre...

Modèle de Renoir, Puvis de Chavannes...

Marie-Clémentine Valadon, qui se fait appeler Maria, est très belle, elle est vigoureuse, indocile, insolente, d'un caractère indépendant à l'extrême, elle aime la vie, ne craint pas l'amour ni l'alcool, elle rit beaucoup. Elle n'a pas de mal à se faire embaucher. Elle pose, entre autres, pour Henner, un des peintres illustres du moment. Elle devient le modèle préféré, et la maîtresse, de Puvis de Chavannes, célèbre pour les grandes peintures murales allégoriques dont il a orné les musées d'Amiens, de Rouen, et surtout le Panthéon, mais qui approche des 60 ans (il est né en



Suzanne Valadon en 1890 avec son fils Maurice (qui a alors 6 ans et ne s'appelle pas encore Utrillo...)

Elle est belle, vigoureuse, indocile, elle aime la vie, rit beaucoup, ne craint ni l'amour ni l'alcool...

1824). Suzanne Valadon racontera qu'elle a posé pour tous les personnages féminins et même masculins qui peuplent le *Bois sacré* de Puvis (actuellement au musée de Lyon, et dont fut tirée une des fresques de la Sorbonne). Elle pose aussi pour Renoir, qui à 45 ans commence à connaître la notoriété. Sa *Danse à Bougival* et sa *Danse à la ville* datent de 1883 et ses *Grandes baigneuses* ont été commencées en 1884 ; Valadon a servi de modèle pour ces tableaux.

Elle pose aussi pour des débutants, notamment Toulouse-Lautrec, qui lui a probablement été présenté en 1886 par le peintre vénitien Zandomenighi. Celui-ci habite rue Tourlaque, tout comme Valadon et sa mère à ce moment-là ; et Lautrec, qui a 22 ans, vient d'installer son atelier dans la même rue. Au mur de l'atelier, Marie Valadon découvre une grande toile satirique, un pastiche... du *Bois sacré* de Puvis de Chavannes, que Lautrec a réalisé avec des amis pour se moquer du vieux maître² : il a placé, à côté des figures mythologiques, une procession de personnages modernes, un bourgeois à longue barbe, un sergent de ville, un nain vu de dos, etc...

Entre temps, Marie Valadon a eu un fils, Maurice, né en 1883 dans un logement misérable, au 8 rue du Poteau, alors qu'elle avait 18 ans. Elle l'aimera beaucoup. Qu'elle ait été une bonne éducatrice, il est évident que non, l'avenir le montrera. Mais elle avait un sens très fort de la famille. Elle ne quittera jamais sa vieille mère, qui

vivra chez elle jusqu'à sa mort, et elle ne se séparera de son fils qu'en 1934.

Entre Henri de Toulouse-Lautrec, descendant des comtes de Toulouse, et Marie-Clémentine Valadon, fille bâtarde d'une lingère, l'histoire d'amour durera près de deux ans. L'esprit caustique et brillant de Lautrec, et ses capacités sexuelles, sont capables de faire oublier sa difformité. Peut-être aussi sa richesse joue-t-elle un rôle : on raconte que Marie Valadon avait fini par se mettre en tête de l'épouser et de devenir comtesse ; devant ses refus, elle aurait feint de se suicider, mais Lautrec aurait découvert la supercherie en entendant une conversation entre Marie et sa mère. Il aurait aussitôt mis fin à leur liaison.

C'est Lautrec qui l'a baptisée Suzanne

En avril 1888, Vincent Van Gogh, qui a suivi les cours de peinture de l'atelier Cormon en même temps que Lautrec, et qui est resté son ami, écrit à son frère Théo : «*Est-ce que Lautrec a terminé son tableau avec la femme accoudée à une table de café ?*» Il s'agit de *Poudre de riz*, une œuvre pour laquelle Valadon a posé.

C'est Lautrec qui l'a rebaptisée Suzanne, allusion sans doute à l'épisode biblique de "Suzanne et les vieillards" qui a inspiré tant d'artistes.

Marie a une passion secrète : elle dessine, depuis l'âge de 13 ans. Mais elle n'a jamais étudié, elle doute d'elle. Elle a montré ses dessins à Renoir, qui n'y a pas prêté grande attention. Lautrec s'écrie : «*Il faut que Degas voie ça !*»

Lautrec avait connu Edgar Degas en 1884 rue Fontaine où ils étaient voisins, et il lui vouait une immense admiration. Or Degas n'était pas seulement un très grand peintre, c'était aussi un collectionneur infatigable, hantant les salons de peinture et les salles des ventes. En 1888 ou 1889, Lautrec présenta donc Suzanne Valadon à Degas. «*Il m'accabla d'éloges, racontera Valadon. De ce jour-là je fus de la maison. Il accrocha dans la salle à manger un de mes dessins à la sanguine.*»

"Terrible Maria"

Elle ne posa jamais pour Degas et ne fut jamais sa maîtresse. Mais une amitié durable devait naître entre eux, malgré les trente-et-un ans de différence d'âge.

Degas a aidé Suzanne Valadon, qu'il appelait sa "terrible Maria", à approfondir son style et à se faire connaître. Il lui a enseigné la gravure, dans son propre appartement. Il lui a écrit de nombreuses lettres. Ainsi, en juillet 1894, une carte adressée à Mme Maria Valadon, 11 rue Girardon : «*Vous avez dû retirer vos dessins du*

1. Le cirque Molier, rue de Bénouville, était fréquenté par les gens du monde. Des aristocrates s'y produisaient eux-mêmes en amateurs : le comte de Ste-Aldegonde y jouait les clowns lunatiques, et les prouesses du comte Hubert de La Rochefoucauld au trapèze étaient célèbres.

2. A la même époque, les frères Goncourt écrivaient : «*Il faudrait en finir avec la blague de Puvis de Chavannes. Ce Bois sacré a l'air d'être habité par des personnages fabriqués en planches découpées. Oh, la peinture idéaliste !...*»



Poudre de riz, tableau de Toulouse-Lautrec en 1888, pour lequel Suzanne Valadon a posé.



Un dessin de Suzanne Valadon en 1896 : un sujet loin des conventions, un trait vigoureux...



Maurice Utrillo, sa grand-mère et son chien, tableau de Suzanne Valadon (1910).

Champ de Mars, illustre Valadon. Venez donc demain m'apporter le mien. En janvier 96 : *«J'ai été au lit et vous répondez tard, terrible Maria. Ça vous arrivera-t-il ce petit merci pour vos bons souhaits ? Etes-vous toujours rue Cortot ? Venez me voir avec vos dessins. J'aime à voir ces gros traits si souples.»* Et en 1901 : *«Ma chère Maria. Votre missive m'arrive toujours ponctuellement, avec ses lettres gravées et fermes. Ce sont vos dessins que je ne vois plus. (...) Pourquoi ne me montrez-vous plus rien ? Je marche sur mes soixante-sept ans.»*

Un style énergique, sans mièvrerie

Suzanne Valadon, dans les années 1890, cesse d'être modèle pour devenir peintre. C'est une artiste au style déjà affirmé, un style énergique, très éloigné de ce qu'on entend alors par "féminin". Au début, elle fait uniquement des dessins : des scènes familiales où figurent souvent sa mère (avec qui elle continue de vivre) et son fils Maurice, ou bien des nus mais dans des poses très quotidiennes, simples et réalistes, à l'opposé des conventions de la peinture bourgeoise. Personnages et décors sont cernés d'un trait vigoureux, épais, sans souci de "faire joli", sans mièvrerie.

Elle expose pour la première fois en 1894, au Salon de la Société Nationale au Champ-de-Mars. Entre temps, elle s'est mise, avec appréhension, à la peinture à l'huile. Premiers tableaux, encore un peu maladroits : une *Jeune fille faisant du crochet* en 1892, une *Petite fille* de la même année, et un *Portrait d'Erik Satie* en 1893.

En 1893, Suzanne Valadon a en effet une liai-

son avec le jeune musicien Erik Satie, qu'elle a connu rue Cortot où il habite, et où elle-même loue un atelier. Pour elle, c'est une aventure parmi beaucoup d'autres. Pour lui, c'est un bouleversement. Il lui dédie des partitions. Il lui écrit : *«Cher petit biqui*

*Impossible de rester sans penser à tout
Ton être ; tu es en moi tout entière, partout
Je ne vois que tes yeux exquis, tes mains douces
et tes petits pieds d'enfant,
Je commence à comprendre que tu ne peux point
toujours faire ce que tu veux.
Tu vois, petit Biqui, qu'il y a commencement à tout*

Je t'embrasse sur le cœur.»

Il est dévoré de passion. Elle s'en défend, lui explique qu'il doit être raisonnable, qu'elle ne peut pas lui consacrer tout son temps ni toutes ses pensées. Il se montre tour à tour humble et d'une jalousie féroce.

En juin, elle rompt. Il la poursuit. Il suspend à sa fenêtre des affiches stigmatisant son comportement et la vouant au blâme public. Elle le menace. Il demande protection au commissariat de police...

On conserve un autographe de Satie, dessiné avec un soin extrême en lettres gothiques, à l'encre bleue et rouge, et qu'il avait épinglé sur son mur : *«Le 14 du mois de janvier de l'an de grâce 1893, lequel était un samedi, commença ma liaison d'amour avec Suzanne Valadon, laquelle prit fin le mardi 20 du mois de juin de la même année. Le lundi 16 du mois de janvier de 1893 mon amie Suzanne Valadon est venue pour la première fois de sa vie à cet endroit et aussi pour la dernière le samedi 17 de juin de la même année.»*

Jusqu'à sa mort, Satie conservera une photo représentant Suzanne Valadon avec son fils Maurice et un chien. Il y avait un troisième personnage sur la photo, mais Satie l'a fait disparaître en découpant la partie gauche de l'image. Au dos, en lettres gothiques : *«Portrait de mon amie la tendre Suzanne Valadon.»*

Un ami de son fils

En 1896, Suzanne Valadon sort de la misère. Elle épouse un de ses riches admirateurs, Paul Mousis, qui a deux ans de plus qu'elle, qui habite rue de Clignancourt et qui est dans le commerce. Elle s'installe dans une grande maison à Montmagny (Oise). Mais elle n'est pas faite pour le confort bourgeois. Elle revient à Montmartre.

Son fils Maurice Utrillo a pris très jeune l'habitude de boire, un peu en cachette, sans qu'elle s'en soucie. A 12 ans, il est alcoolique et le médecin diagnostique un début de schizophrénie. Il

quitte l'école. Elle lui enseigne la peinture. Il sera un merveilleux paysagiste.

En 1909, Maurice Utrillo, qui a 25 ans et vit toujours avec sa mère, lui présente un de ses amis, André Utter, employé à la station électrique de l'avenue Trudaine et peintre amateur, blond, les yeux bleus, 23 ans. Suzanne en a 44. Elle s'éprend de lui. Elle demande le divorce d'avec Mousis.

Le "trio infernal", Valadon, Utter, Utrillo, emménage impasse Guelma, puis, en 1911, au 12 rue Cortot (aujourd'hui le Musée de Montmartre), où Suzanne a déjà eu naguère son atelier. Quand ils ont bu, parfois ils se querellent. Mais ils peignent aussi, beaucoup.

Utter et Valadon se marieront en 1914, juste avant qu'Utter parte pour la guerre, où il sera blessé en 1917, et réformé.

Utrillo et le vin

Suzanne commence à être célèbre. Utrillo, découvert par le marchand Bernheim, voit la cote de ses tableaux grimper. Utter, lui, n'a pas un très grand talent. Il pose pour elle. Suzanne n'a pas perdu ses habitudes de bohème. Elle traîne dans les cafés avec ses innombrables amis. Elle fait partie de la bande de joyeux drilles qui créent la Commune libre de Montmartre. Elle oscille entre des périodes d'intense gaîté et des dépressions.

Ils voyagent, à Ouessant, en Corse. En 1923, ils achètent un château à Anse, au bord de la Saône. Le talent de Suzanne Valadon s'épanouit, les critiques la louent, mais elle vend peu. Celui de Maurice Utrillo, abruti par le vin, va commencer à décliner, mais son succès commercial ne se démentira pas. En 1926 Suzanne et Maurice emménagent avenue Junot. Utter reste rue Cortot ; mais ils continuent de se voir et d'exposer ensemble.

En 1934, Utrillo épouse Lucie Valore, qui va désormais le pousser à produire à outrance, de façon quasi mécanique, des toiles qui auront de moins en moins d'intérêt. Suzanne, elle, se lie avec un jeune peintre originaire de Crimée, le prince Ghirei, dit Gazi³, qu'elle présente comme son "fils spirituel", qui vit chez elle et cherche à lui faire partager ses sentiments religieux.

Mais la santé de Suzanne Valadon baisse, elle souffre de diabète et d'urémie. Elle ne peint presque plus que des natures mortes, surtout des fleurs. Elle ne sort plus beaucoup. Sa vie finit assez tristement. Elle meurt en 1938. Utrillo survira, hélas pour lui, jusqu'en 1955.

Noël Monier

3. Gazi (1900-1975) a été présenté en vedette, en septembre 1998 à la mairie du 18e, au Salon de Paris-Montmartre. Plusieurs de ses tableaux étaient exposés. C'était un peintre assez médiocre.

De qui Utrillo était-il le fils ?

A sa naissance en décembre 1883, Maurice, le fils de Marie (Suzanne) Valadon, a été déclaré "de père inconnu". Il sera reconnu en 1891 par le journaliste et peintre espagnol Miquel Utrillo, dont il prendra le nom.

Beaucoup d'historiens se sont demandé qui était le vrai père de Maurice Utrillo. Certains affirment qu'il est le fils de Toulouse-Lautrec. C'est extrêmement peu probable : au printemps 1883, lorsque Maurice Utrillo fut conçu, Lautrec ne connaissait sans doute pas encore Valadon, mais vivait à cette date une aventure passionnée avec un autre modèle, Marie Charlet, 17 ans.

Peut-être Suzanne Valadon ne savait-elle pas elle-même auquel de ses amants elle devait le petit Maurice. Une des hypothèses les plus vraisemblables, c'est que le père de Maurice Utrillo était tout simplement... Miquel Utrillo, qui avait eu une liaison avec Valadon à cette époque. *«Avec Miquel j'ai vécu les meilleures années de ma jeunesse»*, devait-elle déclarer plus tard.

18^e

CULTURE

Le 18e a son prix littéraire : le Prix Wepler

Le Prix Wepler a été décerné lundi 23 novembre pour la première fois, dans la célèbre brasserie de la place Clichy. Une première sélection de douze romans avait été effectuée, parmi lesquels les neuf membres du jury ont choisi le gagnant. Qui est une gagnante.



Florence Delaporte, la lauréate (au centre), applaudie après la proclamation du résultat. A gauche, la librairie Marie-Rose Guarnieri, qui est à l'origine de la création du Prix Wepler.

C'est Florence Delaporte qui est la lauréate du premier Prix Wepler, décerné le 23 novembre, pour son roman *Je n'ai pas de château* (édité par Gallimard). En plus du chèque de 35 000 francs, elle a désormais table ouverte au Wepler, et la Poste enverra gratuitement son ouvrage.

Florence Delaporte habite Limoges. «Le peu que j'ai vécu à Paris, nous a-t-elle dit, c'était dans le 18e, je porte cet arrondissement dans mon cœur et c'est une raison de plus pour laquelle je suis heureuse d'avoir reçu ce prix, décerné dans le 18e.»

Place Clichy, qui n'a de place que le nom, méli-mélo étonnant de lieux pour manger, boire, se distraire, vendre ses bijoux, se réchauffer, se soigner. Trois kiosques à journaux, trois bouches de métro, une sortie de

lycée avec les vélos, les motos, un Castorama pour le bricolage du dimanche et les fleurs du balcon, un caboulot qui vend des moules, un "American dream", quatorze salles de cinéma, un monument célébrant la défense de Paris contre les cosaques en 1814... Et la foule, un monde bigarré, cosmopolite, qui va et vient entre bus et voitures.

Imposant et tranquille, entre cinéma et banque, il y a le Wepler, avec sa longue vitrine qui illumine la place à la nuit tombée, sa terrasse couverte, son banc d'écailles.

Il n'a plus les dimensions de la brasserie de la Belle Epoque avec billard, salle de jeux et de danse. Et l'on chercherait en vain ces dames au grand cœur et à petite vertu qui y «voletaient comme des lucioles parfumées» au temps d'Henry Miller. Mais il y a au Wepler l'esprit des grandes brasseries. Les banquettes sont là, les tables toujours prêtes, les nappes blanches impeccables, les plantes sont vertes et il y a ce ballet incessant des maîtres d'hôtel, chefs de rang, sommeliers, cette ronde rituelle pour un moment de plaisir de la table.

Le Prix Wepler est le fruit d'une belle et riche rencontre entre Marie-Rose Guarnieri, libraire à la Librairie des Abbesses, et Michel Bessière, directeur du Wepler, aidés financièrement par la Fondation La Poste. Il a fallu beaucoup d'enthousiasme, d'énergie, de détermination, et aussi un grand souci d'indépendance à l'égard des pressions éditoriales et médiatiques, un grand souci de transparence. «Dans librairie il y a libre», dit Marie-Rose Guarnieri.

Indépendant aussi, le directeur du Wepler, «et je tiens à le rester !»

Le Prix Wepler, ce n'est pas un prix de plus dans le microcosme parisien. Il s'agit ici de renouer avec la tradition littéraire de Montmartre. Michel Bessière rappelle que dans son établissement sont venus s'asseoir nombre d'écrivains : outre Henry Miller, il y a eu Verlaine, Max Jacob, Louis-Ferdinand Céline, Marcel Aymé et bien d'autres.

Le jury n'est pas un jury mondain, ni un rassemblement d'hommes issus du petit monde littéraire, mais un panel de vrais lecteurs : deux libraires, un chirurgien, une agente de maîtrise de la Poste, un réalisateur de films, une étudiante, deux journalistes, un animateur-poète...

Et ce sont quatre cents personnes qui sont venues le 23 novembre, dans l'ambiance chaleureuse du Wepler, pour applaudir Florence Delaporte, la première lauréate. Ce ne sera pas la dernière, soyons-en sûrs : longue vie au Prix Wepler !

Rose Pynson



LES VOYAGES DU FAUNE

Comédies épisodiques et musicales en six étapes d'après *L'envers du Music-Hall* de Colette. Adaptation et mise en scène : Susana Lastreto / Avec : Wladimir Bertrán, Serge Catanese, Laurent Claret, Vincent Coppin, Annabel de Courson, Hélène Hardouin, Renn Lee, Hélène Marteau.

Premier épisode

Théâtre du Chaudron

18, 19 déc./ 20h. et le 20 déc./ 16h.
Réservation : 01 43 28 97 04

Pour les Noctambules :

Le Trianon

80 Bd Rochechouart 75018
les 21, 22, 23 et 26 déc. à 23h.
Réservations : 01 42 23 37 27

DUO.S. STAGE conventionné AFDAS pour comédiennes, comédiens chanteurs et chanteurs, dirigé par Susana Lastreto Du 20 janvier au 20 février 99 à Paris renseignements : 01 42 23 37 27

Deux soirées de poésie

■ **La Gîta-Govinda de Jayadeva** (les amours de Râdhâ et Krishna), poésie indienne du XII^e siècle, jeu-di 3 décembre à 20 h à la galerie Art-Tisane, 16 rue La Vieuville, avec Narendra Bataju, maître de sitar, Anne Montagne, conte, Touchard Chakraborty, lecture en sanscrit, Armin Kreye, Claire Landais, Jacqueline Pereira-Souza, lecture en français. Réservation obligatoire au 01 42 55 79 72.

■ **Roumi, poète soufi**, Perse XIII^e siècle. Invité : Sheymuz Dagtekin, poète kurde contemporain, Michel Helayel, Michel Random. Dans le cadre des dîners-lecture au café L'Ami-Butte, 25 rue André Barsacq, à 20h, organisés par Poésie de traverse. Renseignements : 01 42 55 79 72.



THEATRE DE LA VILLE LES ABBESSES

31 RUE DES ABBESSES PARIS 18

DU 2 AU 12 DÉC. 20H30 DIM. 13 15H THEATRE

LE PASSAGE

Véronique Olmi Brigitte Jaques

DU MAR. 15 AU MAR. 29 DÉC. 20H30 DANSE

CATHERINE BERBESSOU

A fuego lento 1996

LOC. 01 42 74 22 77 2 PL. DU CHATELET PARIS 4
31 RUE DES ABBESSES PARIS 18

Théâtre, danse

Au Trianon

Les Voyages du Faune d'après *L'envers du music-hall*, de Colette. Mise en scène Susana Lastreto.

Colette, qui fit partie d'une troupe de music-hall pendant presque huit ans, a raconté dans les nouvelles de *L'envers du music-hall* les petites aventures qui faisaient le quotidien des artistes.

«Toutes ces nouvelles datent d'un temps que j'appelle heureux, écrivait Colette. Elles peignent le monde qui est de l'autre côté de la rampe... Je travaillais sur des scènes pauvres, mais elles portaient toutes des noms prestigieux : l'Eden, le Palais de Cristal, l'Alcazar...»

Susana Lastreto et ses comédiens-chanteurs-danseurs ont adapté ces nouvelles sous forme de comédies musicales : six épisodes, d'environ une heure chacun, joués de décembre à mai, au Théâtre du Chaudron (Cartoucherie de Vincennes) et dans la salle du jardin d'hiver du Trianon. Les 21, 22, 23 et 24 décembre à 23 h, au Trianon, ce sera le premier épisode.

□ 80 bd Rochechouart. 01 40 20 41 00.

Théâtre des Abbesses

Le Passage

de Véronique Olmi, mise en scène Brigitte Jacques

Retour de Véronique Olmi. R. que les Abbesses avaient déjà accueillie en octobre pour *Chaos debout*, une pièce forte et surprenante sur fond de guerre en Tchétchénie.

Cette fois, si c'est encore la Russie en toile de fond, cette pièce ne reste pas au niveau des fantasmes. Les héros sont des personnages réels : la poétesse Marina Tsvetaeva (1892-1941), un des plus grands noms de la littérature russe, et son fils Mour (1925-1944), couple mère-fils passionnel et marqué par la tragédie : l'exil, la mort. Marina se suicide en août 1941 après son retour en Russie, Mour est tué en juillet 1944 en Lettonie.

Le Passage est l'histoire de leur itinéraire malheureux et violent. Elle, passionnée de poésie et de liberté, ne trouvant sa place ni dans l'exil ni dans sa terre russe, lui, en rêvant, croyant à ses utopies et voulant y participer. Un affrontement de deux mondes qui ne se rejoindront jamais. R.P.

□ 31 rue des Abbesses. Du 2 au 13 déc., mardi à sam. 20 h 30, dim. 15 h.



Dan Aucante

A fuego lento : parade amoureuse élégante et sensuelle.

Catherine Berbessou : "A fuego lento"

pour six danseurs

Qui aurait pensé que le tango, cette danse de pauvres émigrés des bas fonds de Buenos-Aires, trouverait un jour non seulement un écho mondain, mais aussi ses lettres de noblesse dans la chorégraphie de Catherine Berbessou ? Dans *A fuego lento*, elle utilise cette danse de désir dans une parade amoureuse extrêmement élégante et sensuelle, où l'homme

n'est plus le seul à régler le rituel amoureux. Le couple évolue, chacun à l'écoute de l'autre, dans un équilibre et une harmonie rares. R.P.

□ 31 rue des Abbesses. Du 15 au 19 déc. 20 h 30. 01 42 74 22 77.

Au Tremplin Théâtre

La Veillée

de Lars Norén, par la Compagnie Yo

C'est la nuit. John et son frère Alan sont réunis pour

Au Trianon

"Monsieur Schpill et Monsieur Tippeton" ou la tendresse des clowns

● Pièce de Gilles Ségat, avec Gilles Ségat, Jean-Yves Thual, Christian Bouillette, Alexandre Aubry.

Deux clowns dans un cirque. Un cirque abandonné par tous les autres, les Krowatchek, les Cimballo, et Madame Rojenka, parce qu'ils ont tous été arrêtés à cause de leur nez busqué, leur teint hâlé ou leurs oreilles décollées. Mais Monsieur Schpill et Monsieur Tippeton ne les ont pas oubliés, même si Monsieur Flic rôde par là à la recherche d'une autre victime, Yossep, le gamin des cavaliers tziganes arrêtés. L'imagination des deux clowns pour sauver Yossep sera-t-elle suffisante face à l'obstination démoniaque de la barbarie ? Et M. Tippeton, nain de son état, ne risque-t-il pas également sa liberté ?

A travers un hommage au monde du cirque, Gilles Ségat fait revivre une page noire de notre Histoire, l'extermination des minorités. Il fait cela avec beaucoup de finesse, utilisant des personnages grotesques habituellement – mais le plus grotesque dans cette tragédie est bien sûr le flic, superbement interprété par Christian Bouillette qui en fait un personnage caricatural mais tout



Laurence Lot

en justesse. Gilles Ségat et Jean-Yves Thual en clowns sont pleins de sensibilité, de tendresse, de naïveté et de poésie.

Gilles Ségat (qui a commencé sa carrière dans la troupe de mime de Marcel Marceau) a obtenu deux Molière bien mérités pour le meilleur spectacle et le meilleur auteur. Après deux ans de tournée, il retrouve le Trianon où sa pièce avait été créée en 1996.

Michèle Stein

□ 80 bd Rochechouart. 01 40 20 41 00. Jusqu'au 22 janvier. De mardi à samedi 20 h 45, dimanche 15 h 30.

une veillée, avec leurs épouses, après la crémation de leur mère. Cette mort va servir de révélation à la vie, avec ses peurs, ses violences, ses blessures, ses déviances, ses énergies, tournées vers l'angoisse existentielle et son oppressement. Lars Norén, auteur dramatique suédois contemporain, nous présente un monde que nous avons déjà rencontré chez Strindberg et Bergman. R.P.

□ 39 rue des Trois Frères. Du 9 déc. au 31 janv., mer. à sam. 20 h 30, dim. 16 h. 01 42 54 91 00.

Christian Bobin

Lectures par Dominique Serve-Catelin.

Christian Bobin, professeur de philo puis infirmier psychiatrique, écrivain catholique, est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages dont *La part manquante*, *Le très-Bas*, *Mozart et la pluie*, etc.. Pendant cinquante minutes, des textes de Christian Bobin sont lus et ponctués par quelques accords de guitare ou quelques moments musicaux.

□ Au Tremplin Théâtre. Du 7 déc. au 1er mars, les lundis 20 h 30.

A l'Atelier

Capitaine Bringuier

de Pascal Lainé, mise en scène Pierre Santini.

Pour Bringuier, la vie semble figée à Dien Bien Phu. Il continue chez lui de jouer à la guerre. Un jeu qui séduit une jeune employée envoyée chez lui par la mairie.

□ 1 place Charles Dullin. 01 46 06 19 89. Jusqu'au 31 décembre, mar. à sam. 21 h, dim. 15 h 30.

A l'Alambic

Madame Jonas

d'Ely Georges Berreby, avec Yahaira Salazar

La biblique histoire de Jonas, L. revue, corrigée et féminisée. Un dialogue cocasse de Madame Jonas avec Dieu le Père, qui l'entraîne à son corps défendant dans une aventure rocambolesque. Satire burlesque de l'époque actuelle.

□ 12 rue Neuve de la Chardonnière. 01 42 23 07 66. Jusqu'au 18 déc., vend. 21 h.

A l'Etoile du Nord

La Finale

de Sébastien Nuzzo, mise en scène Christophe Thiry

Un texte acerbe et drôle qui, à travers d'un événement majeur de l'année 1998, la Coupe du monde de football, questionne l'actualité en même temps que nos difficultés à assumer notre vie de tous les jours. □ 16 rue Georgette Agutte. Du 4 au 20 déc., lun. & sam. 19 h, mar., jeu., vend. 20 h 30, dim. 16 h. 01 42 26 47 47.

Et aussi

■ **Sammy, Doc et Fifi** au Théâtre Montmartre-Galabru, 4 rue de l'Armée d'Orient. 01 42 23 15 85. Mar. à sam. 20 h 15. (Comédie dramatique sur trois SDF.)

■ Egalement au Montmartre-Galabru : **L'Amour farci**. Jusqu'au 13 déc., mar. à sam. 22 h. (Théâtre en chansons.)

■ **Le Marin**, de Fernando Pessoa, au L'Avant moderne parisien, 35 rue Léon. Jusqu'au 19 déc., merc. à sam. 21 h.

■ **Quelques hommages à la voix de ma mère**, de Mathieu Bénézet, à l'Atalante, 10 pl. Charles Dullin, 01 46 06 11 90. Jusqu'au 21 déc., merc. à sam. 20 h 30, dim. 17 h. (Dans les méandres de la mémoire.)

■ **Madame Ka**, de Robert Cantarella et Noëlle Renaude, au Théâtre Ouvert, 4 bis cité Véron, 01 42 62 59 49, jusqu'au 12 déc., merc. & sam. 16 h.

A partir du 21 déc., **Fiction d'hiver**, de Robert Cantarella et Noëlle Renaude.

■ **Monsieur chasse**, de Feydeau, au Funambule, 53 rue des Saules, 01 42 23 88 83. Mar. à sam. 20 h 30, dim. 15 h.

■ **L'affaire Pinter**, de et avec Gérard Pinter, au Ciné Théâtre 13, 1 avenue Junot. Jusqu'au 8 janv., mar. à sam. 20 h 30. (Du café-théâtre.) 01 42 51 13 79.

Pour les enfants

Au Ciné Théâtre 13

Fabulettes

d'Anne Sylvestre

Anne Sylvestre a mis en scène ses *Fabulettes*, qui sont depuis des années un des grands succès du disque pour enfants. Jacques Haurigné, chanteur à la voix "multiforme", interprète *Pipistrelle* et *Cacatoès*, les *Sandwiches au jambon*, *Boutchoko* et vingt autres chansons...

□ 1 avenue Junot. Jusqu'au 20 déc., sam. & dim. 15 h. 01 42 51 13 79.

Musique

Théâtre des Abbesses

Christian Tetzlaff

Sonates et partitas de Bach

À 32 ans, le violoniste allemand Christian Tetzlaff a atteint la maturité artistique. C'est le moment pour lui de se mesurer à ce monument de la littérature pour violon que sont les *Sonates et Partitas pour violon seul* de Jean-Sébastien Bach, dont il donne l'intégrale en deux soirées. La première avait lieu le 28 novembre. Dans la seconde, il interprétera les partitas en ré mineur et mi majeur et la sonate en ut majeur. □ Samedi 12 déc. 17 h. 31 rue des Abbesses. 01 42 74 22 77.

(Suite page 22)

Musique (Suite de la page 21)

Et aussi

■ **Chant sacré**, par la *Chorale du lundi* (dir. Adam Vidovic) à l'église luthérienne St Paul, 90 bd Barbès, le 20 déc. 17 h.

■ **A la Cigale** : 2 déc., Femi Kuti. Le 3, les Sheriff. 4 et 5, P.J. Harvey (complet). Le 6, Paul Weller. Du 8 déc. au 7 fév., **Sylvie Joly**, mar. à sam. 20 h 30, dim. 16 h. (124 bd Rochechouart, 01 49 25 89 99.)

■ **A l'Elysée-Montmartre** : 3 déc., Des' Ree. 4 et 5, Sinsemilia. Le 6, House of Dub (Adrian Sherwood, Peter Holosworth). Le 9, Robbie Williams. Le 12, Fear Factory. Le 13, Yellow Man. Le 14, Bounty Killer. Le 17, Matmatah. (72 bd Rochechouart, 01 42 31 31 31.)

■ **Au Divan du Monde**, 75 rue des Martyrs. 01 44 92 77 66. **Le 2 déc.** 20 h à 2 h, Cool out (soirée de relaxation zen). **4, 5 et 12 déc.** 20 h 30 à 23 h 30, Kari Volland, cabaret créol. **5 déc. et 31 déc.** 23 h, Noites do Brasil. **6 et 13 déc.** 14 à 18 h, Génération 2 000 (après-midi orientale). **6 déc.** 19 à 0 h, Bal tango. **7 et 14 déc.** 19 h 30, enregistrement de *Pollen*, l'émission de J-L Foulquier. **8 déc.** 19 h à 2 h, soirée RFI Africa live. **9 déc.** 19 h 30, Faithless. **16 et 18 déc.** 19 h 30, Mugar. **19 déc.** 19 h 30, Embrace. **20 déc.** 16 h, The Gospel Messengers. **21 déc. à 14 janv.**, Neil Haroun, cabaret oriental. Etc...

Expositions

Moi, mois, émoi de la photo

Plus que quelques jours pour voir «*Je suis le nombril du monde*», exposition collective qui réunit, dans le cadre du *Mois de la photo à Paris*, quinze photographes et un écrivain au Musée de l'Érotisme. Jusqu'au 7 décembre, des artistes aussi divers que Jorge Amat, ancien assistant de Fernando Arrabal et réalisateur de films expérimentaux, Alan Bean, spécialiste de la photographie "chromoskedasique", Arnaud Gazengel, peintre et sculpteur au style ironique, ou Thierry Zalic, auteur du roman *Slip*, oeuvre libertaire et provocatrice et co-lauréat de la meilleure production typographique mondiale de l'année 1989, nous proposent leurs visions insolites.

A.C.
□ Musée de l'Érotisme, 72 Bd de Clichy. Tél. 01 42 58 28 73.

Les peintres de l'atelier d'Orsel

Ils sont cinq peintres, cinq amis travaillant dans un ancien atelier de menuiserie, très grand, très haut dans une très belle cour de la rue d'Orsel : Frédéric Ardiet, Daphné Massenet, Isabelle de Pavant, Dominique Pons, Sophie Pons de Pavant, auxquels s'est joint le Vénézuélien Hernando Herrera.

Ceux qui ont suivi les "portes ouvertes" de *Point d'Art d'Anvers aux Abbesses* les connaissent.

Ils n'ont pas le même style : si les "enchevêtrements, méandres et labyrinthes" de Frédéric Ardiet indiquent une recherche commune avec les surfaces et trames superposées de Dominique Pons, en revanche les grandes silhouettes d'Isabelle de Pavant, les traces d'objets et de végétaux de Sophie Pons, les compositions lyriques et colorées de Daphné Massenet, les géométries chargées de symboles indiens d'Herrera relèvent d'univers très différents. Pourtant leurs œuvres ont une ressemblance, difficile à définir : peut-être une façon d'aborder la peinture sans les poses et les forfanteries trop souvent rencontrées ailleurs. C'est une joie de retrouver leurs travaux. Attention, l'exposition ne dure que deux jours, les 5 et 6 décembre.

N.M.

□ 11 rue d'Orsel. Samedi 5 et dimanche 6 décembre de 14 h à 20 h 30 (et sur rendez-vous).



Les hauteurs de Montmartre, gravure d'Henri Landier (1962).

Les bijoux-sculptures de Thierry Grave

Comme chaque année, le sculpteur Thierry Lefèvre-Grave présente dans son atelier-boutique, 24 rue Durantin, sa nouvelle collection de bagues, bracelets, broches, pendentifs, boucles d'oreille, stylos, montres, coupe-papier, blaireaux, rasoirs, pièces uniques travaillées à la main pour la taille des pierres comme pour la façonnage de l'argent.

Cette année, une nouvelle pierre fait son apparition, l'*euil de fer*, sombre, austère mais aussi chaude. Thierry Grave utilise aussi le grenat vert, le corail et toutes sortes d'autres matières luxueuses, hautes et caressantes.

□ 24 rue Durantin. 4 au 11 déc., de 11 à 13 h et de 15 à 19 h. 01 42 23 65 60.

Un nouvel espace : Show Window

La rue Piémontési, vous connaissez ? C'est une petite rue, peu fréquentée, entre la rue Houdon et la rue André Antoine. Une raison d'y passer : l'espace d'exposition que viennent d'y ouvrir Henri Lhopitalier et sa femme. Première exposition, du 17 novembre au 6 décembre : de grands ensembles photographiques d'Yvan Lagran-

ge. Cinéaste et vidéaste, celui-ci utilise des images vidéo transposées sur une surface photographique, retravaillées et assemblées...

Lui succédera, du 8 au 23 décembre, l'exposition *Capture* du peintre animalier **Frédéric Pado-nou**, qui a travaillé dans un manège d'équitation et dans un cirque, mais n'a jamais délaissé la peinture. A mi-chemin du néo-expressionnisme et du réalisme.

N.M.
□ Show Window, 6-8 rue Piémontési. Tlj sauf lundi 11 h à 20 h.

La Baguette de Bois et Paris

L'exposition des gravures d'**Henri Landier** continue jusqu'au 5 décembre dans son atelier, 1 rue Tourlaque, mardi à samedi, 14 à 20 h, vendredi jusqu'à 22 h. (Voir notre dernier numéro.)

Et si vous n'avez pas pu y aller, tout n'est pas perdu : des gravures de Landier seront présentées aussi, du 10 décembre au 2 janvier, à la *Baguette de bois*, 44 rue Lepic, du

mardi au samedi, de 10 à 19 h.

Le directeur de ce magasin d'encadrement a décidé d'utiliser désormais son beau local pour présenter des peintres de talent, pour des expositions dont le thème sera uniquement Paris et Montmartre.

Et aussi

■ **Richard Riani**, et ses villes labyrinthiques et fantastiques, à l'*Espace-galerie Ile de la Réunion*, 80 rue de la Chapelle. Jusqu'au 4 déc., du lundi au vendredi 14 h 30 à 18 h.

■ **Manuel Richard**, peintures, dessins, poteries, chez *Abracadabra*, 22 rue Durantin, jusqu'au 20 déc. Tlj sauf lundi, 14 h à 20 h.

■ **Monique Gehler**, pastels à l'huile, à l'espace *L'éléphant à deux trompes*, 100 rue des Martyrs. Du 17 au 26 déc., de 15 à 19 h.

■ **Cinq jeunes artistes** à la galerie *Art Tisane*, 16 rue La Vieuville. Du 4 au 29 décembre.

■ Au rez-de-chaussée de la *Halle-St-Pierre* (2 rue Ronsard, entrée libre), jusqu'au 13 décembre, **Aline Ahond**, peintures. Du 14 au 31 décembre, *Totopiok*, peintures de **Natasha Krenbol**, et *Ethnoplantes*, sculptures de **François Lévêque**.

Ces pages ont été réalisées par Michèle Stein, Rose Pynson, Noël Monier, Alexandrine Cohen.

Crise politique chez les "Amis d'André Malraux de Montmartre"

La projection du film *L'Espoir* annulée au dernier moment

La projection au Studio 28, rue Tholozé, du film d'André Malraux *L'Espoir*, annoncée pour le 23 novembre (voir notre dernier numéro), a été annulée au dernier moment, en raison d'une crise interne à l'*Association des amis d'André Malraux Montmartre*, organisatrice de cette séance.

Cette association a été créée il y a deux ans pour le vingtième anniversaire de la mort de l'écrivain. Sa première initiative avait été, en novembre 1996, la pose d'une plaque sur la maison où Malraux était né en 1901, dans le 18e, au 53 rue Damrémont. Elle avait organisé diverses manifestations : conférences et projections au Studio 28, visites de lieux où avait vécu Malraux, etc...

"Toutes les facettes de Malraux"

La crise qui vient d'éclater en son sein semble avoir une origine politique. Elle a opposé le président de l'association, Olivier Régis, au secrétaire général, Pierre Coureux. Elle s'est nouée précisément à propos de la projection du film *L'Espoir*. En effet, ce film a été tourné par Malraux à une époque où il était un célèbre intellectuel de gauche, au point de s'engager comme combattant dans la guerre d'Espagne, dans le camp des républicains...

Par la suite, Malraux a combattu dans la Résistance française durant la Deuxième guerre mondiale, et il est devenu après la Libération un des dirigeants du parti gaulliste, le RPF, puis ministre de la Culture après le retour de De Gaulle au pouvoir en 1958.

«*Nous voulons faire connaître toutes les facettes de l'activité de Malraux, le romancier, le combattant, le ministre, l'historien de l'art, et toutes les périodes de sa vie*», nous avait dit Pierre Coureux, secrétaire général des *Amis d'André Malraux Montmartre*, et principal organisateur des activités de cette association. Il semble que ce n'était pas l'avis du président Olivier Régis. Celui-ci, qui nourrit des ambitions politiques (il a été candidat aux élections dans le 18e), paraît ne vouloir retenir, de la vie mouvementée de Malraux, que la période où il était ministre de De Gaulle.

Une autre association

Il était donc hostile au projet de soirée autour du film *L'Espoir*, et plus encore à la présence de l'écrivain franco-espagnol Jorge Semprun. Le désaccord entre les deux hommes a pris un tour très vif. Finalement, M. Régis a fait voter l'exclusion de M. Coureux, et annulé la séance du 23 novembre, bien qu'elle ait été annoncée publiquement.

M. Coureux ne renonce pas : encouragé par plusieurs spécialistes de Malraux et par des personnes qui ont connu l'écrivain, il a créé une autre association, les *Amitiés internationales André Malraux* (tél./fax 01 42 53 89 46), qui tiendra sa première assemblée générale le 21 décembre à 18 h 15 au Cépaga Montmartrois (65 rue Caulaincourt), et il a bien l'intention de reprogrammer la projection de *L'Espoir*.

N.M.

Il existe dans le 18^e nombre de bâtiments très intéressants du point de vue architectural – et, souvent, inconnus de la plupart des habitants : rares sont ceux d'entre nous qui ont l'idée de lever les yeux quand ils marchent dans une rue... Cette rubrique présente chaque mois un aspect de l'histoire architecturale de notre arrondissement.

(Conseiller technique de la rubrique : Bernard Marrey.)

Les logements sociaux d'avant 1920



L'immeuble 7 rue de Trétaigne offre une façade superbement rythmée (que le manque de recul ne permet pas d'apprécier au mieux), et de belles portes "modern style".

À u tournant du XIX^e et du XX^e siècles, des fondations philanthropiques créées par de grandes familles des affaires, comme les fondations Georges Picot, ou Weill, ou Rothschild, s'intéressent au logement ouvrier et économique. Elles se donnent pour but de construire «des habitations hygiéniques», réservées à certaines catégories, employés de banque pour la fondation Weill, ouvriers pour la fondation Picot, jeunes femmes seules pour la fondation Marjolin.

La plupart des immeubles construits alors existent encore et ont belle allure. Ces ancêtres des HLM étaient de qualité.

Plusieurs d'entre eux se dressent à des angles de rue et le recul permet d'apprécier leur façade. Presque tous s'ouvrent sur la rue par une porte d'entrée monumentale ; elle peut être agrémentée d'un beau décor végétal (14 rue Jean Robert), de détails en céramique (1 rue Ferdinand Flocon), ou encore de portes en bois et verre *modern style* (7 rue de Trétaigne). Le dernier étage laisse souvent voir la charpente sous laquelle s'abritent des balcons.

Partout, la brique, rouge et blanche en alternance. Seul l'immeuble du 7 rue de Trétaigne, construit en 1904 par Henri Sauvage, un des meilleurs architectes français d'alors, adopte une technique nouvelle : une ossature en béton armé avec des remplissages en brique. Toutes les pièces y ont un percement différent selon leur fonction : fenêtres verticales pour les chambres, horizontales pour les cuisines, bow windows pour les salles.

Les plans et la distribution des logements sont parfois «la résultante de conditions que nous adopterions après discussion», écrit le comité de direction de la Fondation Weill qui opéra pour une enquête avec questionnaire auprès des futurs habitants.

L'hygiène et la commodité sont une obsession des architectes : le rez-de-chaussée est réservé aux équipements collectifs, buanderie, bains-douches, parfois même restaurant

(maison Marjolin) ou garages à vélos (83 rue Belliard et 205 rue Marcadet).

Dans l'immeuble du 7 rue de Trétaigne, la coopérative *la Prolétarienne* offrait des nourritures pour le corps et pour l'esprit : une épicerie coopérative, un restaurant "hygiénique", une université populaire avec salle de conférence et bibliothèque. «Il était juste et nécessaire que des éducateurs du peuple songeassent à loger humainement ceux qu'ils voulaient humainement instruire», déclare Anatole France. Vestiges de cette époque : le rez-de-chaussée abrite actuellement le foyer Suzanne Buisson (local de la section du parti socialiste) et l'imprimerie Scoop Hebdo.

Deux autres immeubles ont gardé une vocation sociale : la Fondation Picot rue Labat est devenue en partie *la Maison de la mère et de l'enfant* et la Fondation Marjolin, 37 rue Eugène Carrière, propose des chambres pour les jeunes filles.

Après les premiers immeubles sociaux s'ouvrira l'époque des cités. Dans le 18^e, les plus anciennes cités HLM se situent 247-251 rue Marcadet (ensemble de 500 logements conçu en 1913 à l'initiative de la Ville de Paris) et, entre le 256 rue Marcadet et le 41 rue Joseph de Maistre, la cité de la Fondation Rothschild (1919)...

Danielle Fournier

Photos Brahim Chanchabi

Pour une promenade

- 14 rue Jean Robert, 1884.
- Fondation Picot : 75-77 rue de Clignancourt et 44 rue Labat, 1898.
- 37 rue Eugène Carrière, 1901.
- 1 rue Ferdinand Flocon, 1903.
- 7 rue de Trétaigne, 1904.
- 83 rue Belliard, 1907.
- Fondation Weill, 205 rue Marcadet, 1909.
- 128 et 133 rue de Clignancourt, 1914.
- 181-183 rue Belliard, 1914.
- 41 rue Joseph de Maistre, 1919.



Ci-dessus : l'immeuble du 14 rue Jean Robert, de 1884. La qualité de la construction a de quoi étonner.



Ci-contre : le haut de l'immeuble du 1 rue Ferdinand Flocon, œuvre de l'architecte Sauvage comme le 7 rue de Trétaigne.



Ci-contre : l'entrée des immeubles de la Fondation Weill, 205 rue Marcadet.

Ci-dessous : détail de la façade du 75 rue de Clignancourt, où joue l'alternance des briques rouges et blanches.



Marie Daude, comédienne, habitante de Montmartre, après avoir adapté à la scène et joué les Mémoires de Louise Michel, se prépare à faire revivre d'autres héroïnes.

Elle a fait revivre Louise la rouge

Marie Daude vit depuis très longtemps à Montmartre. Elle y a sa famille, ses "frères" comme elle dit. Elle ne s'imaginerait plus habiter ailleurs. Elle a élevé son fils rue Chappe : merveilleuse rue que cet escalier où l'enfant et les chats se cherchent, se cachent et s'attendent. Devant l'appartement se trouvait un jardinet, qui permettait d'interpeller les habitués qui gravissaient les marches, s'arrêtaient pour faire la causette et se reposer un peu de l'ascension vers le sommet de la Butte. Le soir on se retrouvait entre amis dans la boutique du créateur de marionnettes Alain Prznieszlo, on buvait, on riait, on s'aimait.

Mais il s'en est allé, et le quartier a perdu son âme. Vous trouverez maintenant Marie rue André Del Sarte, de l'autre côté du funiculaire et des jardins. Elle sent que ce lieu aussi est riche de promesses : déjeuners dans la rue, journal de rue... Mais elle vit plus retirée et travaille avec acharnement. Le fils est devenu un jeune homme, les chats ronronnent toujours mais le décor a changé, sa recherche aussi. Elle se sent la vocation de faire parler et revivre les femmes qu'elle admire, les mettre en scène.

Marie nous parle longuement de son spectacle sur Louise Michel, qu'elle a joué au printemps dernier au Théâtre du Tremplin, rue des Trois Frères, et qu'elle présente maintenant à travers la France, en tournée. Louise bien sûr mais aussi d'autres grandes figures dans des spectacles en préparation, chut... Il faut encore beaucoup d'heures de travail.

Habillée de noir, la tête rejetée en arrière, elle ponctue ses phrases de rires ; elle raconte son itinéraire de femme missionnaire de la liberté.

Une enfance briaude

Marie Daude enfant est souvent à la campagne, dans la Brie, chez ses grands-parents. L'argent n'est pas au rendez-vous. Elle apprend à s'en passer. Toute sa vie durant, elle galèrera seule, ayant confiance en sa bonne étoile. Elle ne voudra pas perdre de temps avec ça. Elle a d'autres intérêts à défendre.

Dans le petit jardin de sa grand-mère, elle apprend le parfum et la couleur des fleurs. Elle aime les courses dans les prés avec les copains. Ils jouent déjà un rôle déterminant dans sa vie, les copains resteront toujours un moteur essentiel pour aller plus loin.

A 18 ans, elle découvre pour la première fois l'Océan. Son imagination affolée y découvre une odeur de jacinthe. Elle aime les chocs de beauté, de force et de plaisir. Elle s'enrichit de toutes les expériences, y compris celle de la solitude. Au pensionnat de Melun, elle fait partie du groupe de théâtre. Est-ce l'intuition du professeur ? A 18 ans, il lui fait jouer *Antigone* d'Anouilh, la jeune fille qui défend son frère le paria jusqu'à la mort. Mais elle est aussi prévue pour les *Caprices de Marianne*, le sourire et la

légèreté font aussi partie de son répertoire.

A Paris, elle suit les cours Dullin. Puis, toute jeune, elle part avec une troupe itinérante. Comme les troupes de théâtre au temps de Molière, ils sillonnent la campagne - le Midi, les Basses-Alpes. Elle se souvient d'avoir couché à la bel-



Marie Daude dans son appartement de la rue André Del Sarte : elle ne s'imaginerait plus habiter ailleurs qu'à Montmartre. (Photo Suzanne Fayt.)

le étoile dans les champs de blé par temps d'orage. Ses rêves se mêlent au spectacle qu'ils viennent de présenter. Après avoir raconté des histoires, joué des saynètes, ils passent dans le public avec la botte. Les villageois les accueillent toujours avec chaleur, les suivent après le spectacle pour parler. La fête se prolonge tout l'été.

L'hiver venu, on cherche à se poser. Paris propose un café-théâtre. Alain Svoiff et toute la bande créent, rue Monsieur-le-Prince, "*Bulles de savon, bons sentiments*". Succès.

On arrive à mai 68. Ce qui amène Marie à s'interroger sur l'histoire et les grandes révoltes, plus précisément sur les actions que les femmes ont menées, comment elles ont combattu et résisté devant l'intolérable. Elle est passionnée par l'histoire. Elle joue dans le Midi l'histoire des Cathares, ou des portraits de femmes hors du commun, telle la protestante Marie Durand, figure mémorable agissant à la période de la Révocation de l'Edit de Nantes.

Devenant maman, elle quitte pour un temps le théâtre. Elle fait de la radio et se consacre à l'enseignement des adultes et des enfants. Elle se fixe à Montmartre. Les chansons de Bruant lui ont toujours trotté dans la tête, c'est à Montmartre qu'elle «cherche fortune»...

Cette autodidacte se forme au gré de son intuition. Elle fait de fortes et belles rencontres : elle suit les cours sur la préhistoire d'Yves Coppens, paléontologue célèbre, humaniste et breton. Elle est frappée par Louis Lecoq, secrétaire de l'Union anarchiste, qui fut pacifiste en 14-18,

défendit Sacco et Vanzetti accusés injustement, et qui avec l'arme de la grève de la faim arracha en 1962 la reconnaissance d'un statut pour les objecteurs de conscience. Elle se passionne pour les grandes figures anarchistes. Avec Lisbeth Heulle, elle adapte et joue des nouvelles de Katherine Mansfield à Paris, Avignon, Marseille.

Elle s'aperçoit peu à peu qu'elle est douée pour l'adaptation de textes. Elle s'applique à décrypter et à ciseler les écrits de celle qu'elle ressent le mieux : grâce aux Mémoires de la "bonne Louise", Marie va remonter sur les planches et retrouver sa vocation première.

Marie Daude et "Louise"

Pour concevoir le spectacle sur Louise Michel, elle s'isole pendant plus d'un an, entre 96 et 97. Elle est dirigée par Jean-Claude Jay, grand admirateur de Louise, qui est allé, lors d'une tournée, jusqu'à la Nouvelle-Calédonie où Louise Michel fut déportée après l'écrasement de la Commune.

Avec ce rôle, Marie incarne une aventurière authentique, qui n'a peur de rien. Louise a survécu à toutes les épreuves, la misère, les

arrestations, la déportation.

Sur la scène, Marie Daude est seule en scène, vêtue de noir, mais elle n'est plus Marie Daude. Elle devient "la vierge rouge", celle que son ami le communard Théophile Ferré nommait "la dévote de la Révolution". *«Pour moi, dit Louise Michel, grande, maigre, hérissée, sauvage et hardie à la fois, brûlée de soleil et souvent décorée de déchirures attachées avec des épingles, je me rendais justice et cela m'amusait qu'on me trouvât laide.»* Est-on vraiment laide avec une telle flamme dans les yeux, une telle poésie dans la cœur, une telle sensibilité ?

Marie présente toutes les facettes de Louise : l'institutrice, en Haute-Marne puis à Montmartre à partir de 1865. La révolutionnaire : *«Oui, barbare que je suis, j'aime le canon, l'odeur de la poudre, la mitraille dans l'air, mais je suis surtout éprise de la révolution.»* On fait avec elle l'interminable voyage en bateau jusqu'à Nouméa, la rencontre avec les Canaques. *«Souvent je pense à ces plages silencieuses où l'on ne voit que la nature sauvage et les flots déserts.»*

Au retour de la déportation, devenue une grande figure du mouvement anarchiste, Louise propage ses idées par des conférences en France, en Belgique, en Angleterre, en Algérie...

En jouant ainsi Louise Michel au Théâtre du Tremplin, Marie Daude obtient le prix d'adaptation des "Baladins des Petites scènes". Elle reprend le spectacle à Saint-Ouen dans une usine désaffectée, en Bretagne, dans les Pyrénées... En juillet, changement de décor, elle a incarné Dorine dans *Tartuffe* de Molière. Un moment de repos avant de faire revivre d'autres héroïnes.

Blandine Bouret

